

N° 759

DIMANCHE 18 JUIN 1911

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



G. Durrion

LE SECRET DE L'ILE BLEUE

Grand récit d'aventures par JULES LERMINA

LIRE DANS CE NUMÉRO

LES COUREURS DE LLANOS

par HENRY LETURQUE



LES DIX YEUX D'OR

par PAUL D'IVOI

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger..... 3 fr.

SIX MOIS

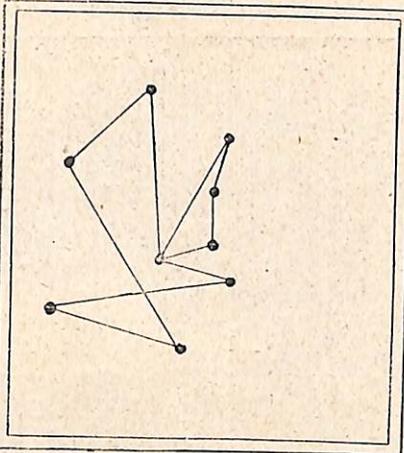
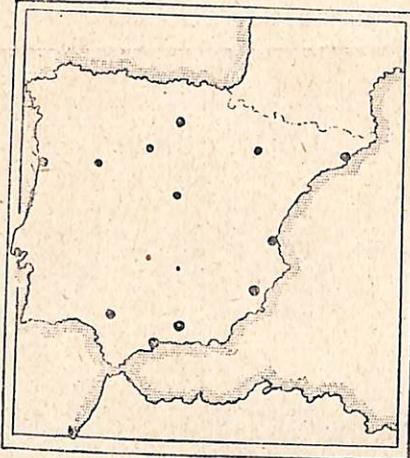
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE JUIN



Les Itinéraires en Zig-Zag

TROISIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Les points figurés sur cette carte muette représentent des villes bien connues. Un voyageur a passé par certaines de ces villes, en suivant l'itinéraire que l'on voit à droite de la carte. Il s'agit, pour nos devineurs, de donner non pas le nom des villes traversées par ce voyageur, mais, au contraire, le nom des villes qu'il a évitées.

En se reportant à la première série de ce Concours (n° 757) dans laquelle nous avons donné toutes les explications nécessaires, nos lecteurs n'auront pas de peine à résoudre la question qui leur est posée.

Ce concours comporte quatre séries. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir ensemble, et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 juillet, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des quatre bons de concours publiés à la dernière page de nos numéros de juin. Elles seront adressées, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Service des Concours du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris-110. Le palmarès et les solutions paraîtront le 13 août. Aucune correspondance étrangère aux Concours ne doit être adressée à M. H. Bernard.

Nos Titres et Tables

En plus de la Prime Gratuite *Les Records du Monde*, nos abonnés de six mois et d'un an reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du *Journal des Voyages*. Ces tables des matières, établies avec le plus grand soin et suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, elle est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre.

Nos Prochains Numéros

Nos prochains numéros apporteront à nos lecteurs nombre d'attrayants articles et de captivantes nouveautés. Ce sera d'abord, dans huit jours, illustré par une sensationnelle première page

La Terreur des Lions

par RenÉ THÉVENIN

article tout d'actualité au moment où nos hardis conquérants de l'air se signalent par de nouveaux exploits et où l'on parle plus que jamais de l'aviation au Sahara. Dans le numéro suivant, une tragique page en couleurs de Beuzon illustrera

Les Derniers Cannibales de l'Asie

par Victor FORBIN

curieuse description des mœurs des sauvages du pays indou de l'Assam.

Notre distingué collaborateur Auguste TERRIER, secrétaire général du Comité de l'Afrique Française et du Comité du Maroc, dont nous publierons dans huit jours un article sur la Légion Étrangère, continuera de tenir nos lecteurs au courant des événements du Maroc, tant dans sa chronique mensuelle des troupes coloniales que dans des articles spéciaux qu'illustreront de nombreuses photographies.

Enfin nous préparons quantité d'attrayantes variétés qui, pendant le mois de vacances, apporteront à notre fidèle public la lecture la plus attachante.

UN NOUVEAU RÉCIT

Prochainement nous commencerons la publication d'un récit de mœurs africaines d'une saisissante originalité :

La Vengeance de Lia

par G. NOHMANT

véritable roman vécu qui ne mettra en scène que des nègres, évoluant et agissant dans leur milieu, avec leur mentalité propre, avec des détails exacts sur leurs coutumes et leur caractère.

Reposant sur une base rigoureusement historique, ce récit, dont la plupart des personnages sont encore vivants, offrira, en raison de sa documentation toute particulière, un intérêt exceptionnel.

Accompagné de dessins de Paule CRAMPEL et de photographies de l'auteur — qui est un colonial distingué et a vécu pendant plus de seize ans parmi les indigènes — il donnera une idée précise de la vie africaine et de l'âme noire.

Notre Supplément

Au cours de l'été, tous nos lecteurs, abonnés ou simples acheteurs au numéro, continueront de recevoir, avec le deuxième numéro de chaque mois, notre supplément littéraire mensuel

La Vie d'Aventures

offert à titre de

PRIME GRATUITE

et contenant d'attachants récits signés des conteurs les plus réputés. Dans le prochain numéro de *La Vie d'Aventures*, qui sera encarté dans le *Journal des Voyages* du 9 juillet, paraîtra une captivante nouvelle inédite illustrée par CONRAD

L'Enigme d'un Père d'Autruches

par André REUZÉ

Ce supplément porte une pagination qui suit celle du

Journal des Voyages. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* pourra être réunie au volume du *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

Dans les numéros suivants de *La Vie d'Aventures* nous publierons de passionnantes nouvelles au nombre desquelles :

Le Collier de Griffes par Paul ROSELAND.

Le Grand Sommeil par Marcel ROLAND.

L'Homme du Phare de Krishna par Maurice CHAMPAGNE.

Etc.

PRIME GRATUITE A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Les Records du Monde

AMUSANT POUR TOUS UTILE A TOUS

UN RECUEIL UNIQUE EN SON GENRE

Les Records du Monde, ce sont, comparés entre eux et traduits par l'image — en une succession de pages animées, de pages parlantes, singulièrement évocatrices et pittoresques — les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples; records géographiques, records sportifs, militaires, coloniaux et maritimes, records des hommes et des bêtes, records de vitesse et de longévité, records des découvertes et des voyages, etc., etc. Il suffit de lire les extraits que nous donnons ci-dessous du sommaire de cet attrayant recueil pour avoir une idée de toutes les curiosités qu'on y trouvera.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.
L'Age des êtres vivants.
Du géant chiliens au nain brésilien.
La vie au sein des eaux.
La vie sur la montagne.
Aux entrailles de la terre.
Les forêts du monde.
Si la France était une île...
Les chemins qui marchent.
Les richesses du sol.
Aux pays des bêtes.
Ce qui reste à découvrir.

Nombreuses illustrations en noir et en couleur

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois, partant du 15 juin ou du 1^{er} juillet et souscrit avant cette dernière date par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) adressé à M. le Directeur du « Journal des Voyages », 146, rue Montmartre, Paris, donnera aussi droit à cette prime gratuite. Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Les peuples colonisateurs.
La fortune des nations.
Les grands marchands du monde.
A travers les grandes villes.
Les clefs des mers.
Voilà les facteurs!
Vers une vie nouvelle.
Les records de vitesse.
Sur les routes d'acier.
Comment nous sommes défendus.
A qui l'empire des mers?
Dans le monde des sports.



~*~ Chez les Papous Anthropophages ~*~

Le Secret de l'île Bleue

PAR

JULES LERMINA

CHAPITRE I Amok! Amok!

LA grande, la magnifique rue de Melbourne, Collins-street, était resplendissante de lumière; de la maison de ville au Palais du gouverneur, d'où s'élance la tour de cinquante mètres, du Parlement à Wilson Hall, du palais de Justice, formidable entassement de pierres jusqu'à la Bibliothèque aux cinq cent mille volumes, c'était un éclatement de globes électriques, d'enseignes étincelantes, de vitrines éblouissantes... Il était dix heures du soir, la grande vie australienne battait son plein...

Les villes ont sur les hommes ce privilège d'embellir en vieillissant : certes, les compagnons de Batman qui, en 1835 — il y a moins de cent ans — débarquèrent d'une misérable gabarre à voiles sur la côte sablonneuse et nue de la rivière Yarra-Yarra, au milieu de sauvages rébarbatifs, aux lances menaçantes et aux arcs tendus, ne se doutaient guère qu'en un si court espace de temps les quelques mesures qu'ils avaient édifiées dans cette solitude feraient place à ces orgueilleuses constructions, témoignant de tous les progrès de la civilisation, des plus vaillants efforts du travail et de l'énergie humaine.

Quinze ans s'étaient à peine écoulés depuis la prise de possession de la colonie par l'Angleterre, que la découverte des mines d'or provoquait avec la ruée de milliers d'émigrants une formidable éclosion de puissance. Melbourne sembla naître d'une convulsion sismique : avec la passion du gain, un vent de folie secoua ce monde nou-

veau. Puis l'accalmie se fit peu à peu, la richesse perdit son caractère presque magique, l'effort se fit moins hasardeux, plus raisonné, et la colonie de Victoria, reliée à la métropole par un pacte de loyalisme, associée et non vassale de l'Angleterre, s'érigea en nation, ardente aux affaires et à l'industrie.

Melbourne avait conquis de haute lutte son titre de grande ville — grande par son activité physique et cérébrale, grande ville par son luxe, mais, hélas! grande ville aussi par ses misères, par la laideur de ses bas-fonds.

Les triomphes de sa vigueur commerciale, de ses banques, de ses institutions intellectuelles et sociales eurent pour contre-partie les crises, les écroulements qui rejettent dans la boue les ambitieux, maladroits ou déshonnêtes...

Ce million d'êtres humains est formé des éléments les plus disparates où la race autochtone n'a point de place. A peine voit-on errer parfois à travers les voies superbes quelques représentants de la population indigène, grands, impassibles, pensifs, comme étonnés de vivre, perdus dans cette foule de Saxons, de Germains, de Latins même qui coudoient des Anglo-Indiens, des Malais, des Chinois, véritable amalgame d'humanité qui, peu à peu, cependant semble prendre une unité, constituer un type spécial, l'Australien, fort comme l'Anglais, mais plus souple; persévérant comme le Hollandais, mais plus audacieux; fin et rusé comme l'Asiatique, mais plus franc.

Un groupe tout spécial de population est

formé par les squatters, les robustes éleveurs de bestiaux de l'intérieur qui doivent à leurs longues habitudes de solitaires, au milieu de leurs immenses prairies, une allure d'anciens pasteurs d'Égypte et ne viennent à Melbourne qu'à de rares occasions pour traiter de la vente de leurs troupeaux, conclure un marché de plusieurs années, puis se hâtent de retourner dans leurs déserts, non de sable, mais de verdure et de pâturages...

Enfin, autour de ces protagonistes de la vie australienne qui travaille, qui s'efforce et qui pense, s'agite tout un monde interlope d'aventuriers venus des quatre coins de l'univers, ratés d'ailleurs, vaincus de partout qui croient sur cette terre nouvelle retrouver des aliments à leurs activités improbables, chevaliers de l'industrie mondiale, à l'affût de l'occasion, outlaws prêts à tout, joueurs ayant triché sur tous les tapis verts des autres parties du monde et espérant un coup de chance qui réalise enfin leurs rêves, toute une cohorte de bandits qui, oubliés dans leur propre pays, cherchent à se gagner une nationalité nouvelle en cette foule qui ne les connaît pas.

Quelques-uns réussissent... mais le plus grand nombre est bientôt écrasé par les rouages de cette énorme machine qu'ils avaient cru imparfaite mais qui, mue par les robustes mains des Australiens, neutralise leurs mesquineries d'intrigues et les rejette, épaves brisées, dans la cohue des misérables... Ceux-là forment la lie de la population analogue à celle de toutes les grandes villes.

En cette vitalité prodigieuse générée

par des forces si diverses, le plaisir doit réclamer sa place : les deux principales voies de Melbourne, Victoria Terrace, qui la traverse tout entière parallèlement à la mer, et Collins-street, le centre du commerce, de la Bourse, des grandes administrations, des magasins de luxe, des hôtels de grande allure, offrent en même temps toutes les ressources que les cités les plus civilisées dispensent aux désœuvrés : théâtres, depuis l'*Empire* où figurent les chanteurs les plus haut cotés d'Europe et d'Amérique jusqu'au *Criterion*, immense music-hall qui ressemble à une ville où défilent des danseuses, des clowns, des chanteuses de *French fashion*, où caracolent des chevaux des prairies, où rugissent des lions d'Afrique et des tigres du Népal, sans parler de salles de jeu que seuls les initiés connaissent.

Les façades, presque ininterrompues, rutilent d'ampoules électriques et c'est, devant les portes hautes et colonnadées comme celles de palais, un défilé perpétuel de voitures élégantes, d'automobiles de toute force et de toutes formes, d'où sortent des femmes en toilettes luxueuses, reçues par des laquais noirs qui les conduisent à leurs boxes.

Ce soir-là, qui était un samedi, jour propice à la flânerie, Collins-street était encombré d'une foule compacte, jouissant d'une température exquise, défilant à pas lents entre les bâtiments illuminés, foule bariolée où se heurtaient les costumes les plus disparates, depuis la longue tunique de l'Hindou de Ceylan jusqu'à la veste du Javanais et la robe du Chinois.

Dix heures venaient de sonner : une musique flottait dans l'air, faite des orchestres des restaurants et des élégantes tavernes.

Du perron du *Criterion* un jeune homme sortit, très pâle.

Chapeau haute forme, smoking impeccable, il avait, à n'en pas douter, le type anglais, comme son costume tout européen prouvait qu'il n'était pas un bien ancien habitant de Melbourne.

Beau garçon, d'ailleurs, de forte carrure, de haute taille, doué d'une véritable et originale distinction.

Il était descendu nonchalamment, jetant un pourboire au portier nègre qui le salua très bas; puis il s'arrêta sur la dernière marche, regardant le spectacle original et amusant que présentait la rue toute palpitante d'activité.

Sa lèvre se crispa en un sourire amer et ces mots à peine murmurés s'échappaient de ses lèvres :

« Allons ! C'est fini ! Il n'y a pas ici de place pour moi ! »

Et un mendiant — car il y avait de tout dans cette cohue — s'étant approché de lui en lui tendant la main, il eut une sorte de sursaut convulsif et répondit à haute voix comme s'il se souciait peu d'être entendu :

« Passe, brave homme. Je suis plus pauvre que toi... »

Pour se garantir contre une nouvelle requête à laquelle il ne pouvait répondre, il

descendit sur le trottoir et marcha avec le flot des passants.

Il réfléchissait, désintéressé maintenant de tout ce qui se passait autour de lui : ses sourcils s'étaient froncés et ses mâchoires se contractaient.

Oui, c'était bien fini. Il sortait du *Criterion* où il était allé désespérément risquer les quelques guinées qui lui restaient... et il ne possédait plus rien.

Non plus il n'avait aucune chance de sortir de l'abîme où il se sentait tomber.

Il était à Melbourne depuis un mois à peine, évadé d'Europe après une aventure sinistre et douloureuse... chassé, presque maudit par son père... de Londres il s'était jeté pour ainsi dire au hasard dans le premier bâtiment en partance et de Suez à Ceylan, puis à Sumatra, par Adélaïde il était arrivé à Melbourne, hanté par cette idée : redevenir un homme, reprendre sa place dans la société...

L'Australie, pays neuf, le tentait. Il caressait cette illusion qu'un homme de son rang, de son éducation, n'avait qu'à se présenter pour que toutes les portes s'ouvrissent devant lui... et bien vite la réalité implacable et froide l'avait détrompé... Était-il agriculteur ? Était-il ingénieur ? Comptable ? Apportait-il des capitaux qu'il pût engager dans une entreprise redoutable ?

Quels échecs ! Quelles humiliations !

Et alors il avait été repris par son vice, par ce démon du jeu quid'jà l'avait perdu... Encore une fois le sort lui avait été ennemi... C'était la fin, la ruine décisive... donc la mort !...

Il se mit à hâter le pas comme s'il voulait arriver plus vite à ce but que lui montrait son désespoir...

Il tâta sa poche et y sentit la crosse de son revolver.

Il lui fallait sortir de cette foule, s'évader de cette lumière, trouver un coin sombre où il tomberait, la tempe fracassée, loin de tous, ignoré, triste vaincu de la vie.

Encore il envoyait une dernière pensée à tous ceux qu'il aimait... ce père qu'il respectait et dont il n'avait pas le droit de blâmer les sévérités... sa mère si indulgente et qu'il avait tant fait souffrir... Harold, son frère adoré, son cadet de deux ans, si intelligent et si courageux.

Et surtout, Jane, sa préférée, sa sœur, dont il se plaisait à se dire le protecteur, Jane, la blonde, la rose, la douce et si vaillante aussi, qui avait si hardiment plaidé sa cause, ingagnable, hélas !

Oui, adieu à ce passé qui aurait pu lui créer un si heureux avenir... adieu à la vie !

Il se proposait de tourner Clarke-street et de là gagner les rues de la Yarra où il en finirait avec ses désespoirs, quand tout à coup une clameur formidable éclata dans Collins-street... En même temps un remous de la foule, soudain refoulée, le jetait contre la muraille...

Des gens s'affolaient, courant, fuyant, hurlant, et on entendait aussi des cris de désespoir, de douleur, d'agonie, comme de bêtes qu'on égorge.

C'était une ruée de folie, les passants tournoyaient, se bousculant, se renversant, se rejetant les uns les autres des deux côtés de la rue, tandis que d'autres, au milieu des voitures et des autos, se heurtaient aux machines ou aux chevaux, formant comme une sorte de barricade humaine.

Et du haut de Collins-street, un flot accourait, pressant et culbutant les fuyards... car c'était une fuite, une déroute, une panique soudaine et incompréhensible.

Le jeune Anglais — Ralph Cardwell était son nom — s'était dégagé du groupe qui l'étouffait et, s'aidant de toute sa vigueur, était arrivé au bord du trottoir, regardant de tous ses yeux, s'efforçant de comprendre.

Enfin, parmi les cris poussés, il distingua ces mots hachés, glapis sur une note aiguë : « Les Dayaks ! L'Amok !... »

Et au même instant, suivis d'une meute qui les poursuivait, tandis que les autres ouvraient leurs rangs pour les laisser passer, il vit trois hommes petits, noirs, presque nus, courant eux aussi à perdre haleine, brandissant de leurs poings crispés une sorte de sabre qui étincelait sous les reflets électriques, lames légèrement recourbées, dentelées comme des mâchoires de squales.

Sautant, se tordant, avec une agilité de clown, ils semblaient aller en ligne droite, mais soudain, en un bond formidable, ils se ruaient à droite ou à gauche en pleine foule... Les kriss frappaient, fouillaient des chairs et faisaient gicler le sang... il y avait des cris. Ils hurlaient plus fort, se rejetaient en arrière, puis se ruaient de nouveau, hurlant : « Amok ! »

Vrai trio de démons... de ces fous de Bornéo, les Dayaks, secte horrible qui a juré mort aux hommes, qui errent dans les îles de la Sonde, se hasardent même jusqu'au Queensland, rampent, se cachent, se terrent, ignorés de tous jusqu'à l'heure choisie par leur fanatisme insensé, où ils surgissent de leur tanière pour accomplir l'œuvre de meurtre et de sang...

La police accourait, le revolver au poing, s'efforçant de les atteindre, de les cerner, quelques courageux citoyens, peu nombreux, tant la terreur était intense, s'élançaient à leur aide, mais ces démons semblaient insaisissables... Qui les effleurait de la main tombait sous leur arme sinistre ; ils sautaient par-dessus les têtes, fonçaient les groupes, les agents ne pouvaient tirer, car leurs balles eussent atteint les innocents...

Cependant, l'un d'eux, frappé à la jambe d'un coup de matraque, était écroulé à terre : on s'était jeté sur lui. Blessé, impuissant, il s'était contracté sur lui-même comme l'araignée qui va mourir, mais encore il combattait, frappant au hasard de son kriss effroyable... dont chaque coup donnait la mort.

Un policeman avait atteint le second, avait engagé avec lui une lutte corps à corps... et, appuyant son revolver contre sa poitrine, avait fait feu à bout portant,

mais au même instant, il était tombé lui-même, l'œil crevé par la lame terrible...
Le troisième Dayak échappait à tous, s'ouvrant des trouées rouges à travers les poitrines.

A ce moment, une voiture élégante, attelée d'un cheval de prix, débouchait d'une des rues latérales, et l'élan était assez fort pour que l'animal percât les rangs de la foule, mais soudain la voiture avait été immobilisée par la pression des fuyards.

Dans cette voiture se dressa, épouvantée, une jeune fille, toute vêtue de blanc, toilette de bal ou de théâtre, blonde, adorablement jolie... Auprès d'elle un homme, au teint basané, cheveux et moustaches noires, s'était levé, lui aussi, criant :

« Mais qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?... »

Brusquement, il se tut, les mots se renfonçant dans sa gorge avec un hoquet.

Le Dayak venait de bondir dans la voiture, dardant le kriss ensanglanté.

L'homme poussa un cri rauque, se baissa, se tassa, roula hors de la voiture...

Tandis que le meurtrier restait face à face avec la jeune fille, abandonnée à sa merci...

Elle était immobile, comme hypnotisée, les yeux dans les yeux de ce monstrueux démon qui hurla : « Amok! Amok!... » et qui leva le bras.

De la foule, une clameur jaillit, de terreur, d'horreur, de pitié.

Mais du bord du trottoir, un homme avait bondi.

C'était Cardwell...

D'un geste d'une rapidité prestigieuse, il s'était jeté entre la jeune fille et l'assassin, ne songeant même pas à s'armer du revolver que tout à l'heure il avait touché dans sa poche.

Mais d'un coup de poing formidable, il avait frappé le Dayak en plein front, entre les deux yeux.

Le misérable, d'un mouvement presque instinctif, avait riposté en lançant son kriss, comme au hasard.

La lame avait atteint Cardwell dans la figure, mais le Dayak, à demi assommé, était tombé au fond de la voiture.

Le visage sanglant, Cardwell s'était jeté sur lui, lui avait tordu le poignet, arrachant l'arme qui tomba sur le sol, puis il avait lié ses deux poignets autour de son cou, le tenant comme dans un carcan de fer.

A ce moment, les policemen accouraient et leurs poignes solides s'abattaient sur l'épouvantable bandit qui, en quelques secondes, fut pris et ligoté...

Cette scène s'était passée si rapidement que, fort heureusement d'ailleurs, la jeune fille n'avait pu même essayer d'intervenir.

Elle ne s'était pas évanouie, pourtant.

Cardwell était tombé à la renverse dans le fond de la voiture, épuisé, livide.

« Ah! merci à vous qui m'avez sauvé la vie!

— Oh! le pauvre garçon ne vous entend pas!

dit un policeman. Ignorez-vous que les blessures faites par le kriss, quelles qu'elles soient, sont toujours mortelles... Ces armes sont empoisonnées avec le suc de l'upa.

La jeune fille poussa un cri douloureux. Mais se redressant :

« Il faut le sauver... Je veux qu'il vive.

— Il faudrait un miracle pour cela...

— Je suis Lucy Moore, la fille du docteur Jack Moore! cria-t-elle. Cocher, mettez vos chevaux au galop et conduisez-nous chez mon père! »

(A suivre.)

JULES LERMINA.

PRÉPARATIFS BIZARRES

Le Couronnement du Roi George V

LES préparatifs du couronnement du roi George V et de la reine Marie qui sera célébré le 22 juin prochain, sont poussés avec activité. Parmi ces préparatifs plus ou moins extraordinaires, il en est qui méritent d'être signalés tout particulièrement par leur bizarrerie et leur originalité.

Ainsi, imaginez-vous le spectacle de plusieurs des plus hauts dignitaires du royaume, se réunissant tous les jours en conclave solennel, pour examiner le bien-fondé des réclamations de certains d'entre les nobles revendiquant, par exemple, le privilège de porter, dans le défilé du couronnement, soit la harpe d'argent du roi, soit ses grands éperons!

Pour ce qui concerne la harpe, ce sera sir Marteen Lloyd qui aura l'insigne faveur de la porter. Quant aux éperons, rien n'est encore décidé, le comte de Loudun, lord Grey de Ruthyn et lord Hastings étant sur les rangs au même degré, pour services rendus à la patrie par leurs ancêtres.

Tout récemment, la Commission du couronnement a fait savoir au comte d'Errell qu'en sa qualité de grand connétable d'Écosse, il aura l'honneur de porter, pendant la cérémonie, un bâton en argent, pesant douze onces, orné des armes du roi en or à l'une de ses extrémités et de ses propres armes à l'autre, également en or.

Au comble de la joie, le comte s'apprêtait à remercier chaleureusement les membres de la commission, lorsque subitement il lui vint à l'idée que pareil honneur lui allait revenir bien cher et anxieusement il demanda :

« Messieurs, qui va payer ce bâton?

— La Cour n'a rien à voir à cela, » lui répliqua sèchement le lord chancelier.

Ils sont foule, les autres nobles qui, à l'instar du comte d'Errell, viennent soumettre leurs demandes de « frais de représentation » à la commission qui a fort à faire pour répartir avec équité les sommes dont elle dispose et pour donner satisfaction à tout le monde.

Ces frais de représentation sont en nature ou en espèces. Ils varient depuis cinq mètres

de drap écarlate ou 40 aunes de velours rouge jusqu'à 500,000 francs, somme que reçoit le « Lord grand Chambellan ».

Le doyen et le chapitre de l'abbaye de Westminster ont le droit de retenir leurs robes et leurs ornements pour le jour du couronnement.

Comme vous le pensez, les dames du high-life de Londres appelées à figurer dans ce cortège se préparent fiévreusement pour la grande cérémonie. C'est à qui trouvera une innovation dans le costume de gala. Il n'est pas jusqu'aux bas et aux souliers que l'on ne transforme d'une façon spéciale.

Le « soulier royal » a beaucoup de succès actuellement. Chaussure très élégante, à talons très hauts, il est parsemé sur le devant de perles fines et enrichi d'un gros diamant au lieu d'une boucle.

Les bas de soie blancs peints à la main font fureur. Les dessins dont ils sont ornés, reproduisant des fleurs, sont fort jolis et occupent souvent toute la longueur du bas.

Je n'en finirais pas si je voulais vous citer toutes les bizarreries de la mode que l'on pourra admirer aux prochaines fêtes du couronnement.

Je ne voudrais certainement pas terminer sans vous signaler un costume qui sera peut-être le clou de cette cérémonie : c'est le costume de l'Armée du Salut.

Vous connaissez les mœurs strictes et sévères qu'affecte cette « noble phalange »? Pour protester contre tout le faste qui sera déployé, dans le défilé du couronnement et aussi pour rappeler au roi et aux courtisans que, malgré tout ce luxe, ils ne sont que poussière, son chef, le capitaine Brodie, a décidé de se joindre au cortège royal accompagné de tous les fidèles.

Revêtu d'un linceul, la figure cachée sous un masque représentant une tête de mort et tenant à la main un véritable crâne humain, le capitaine s'est promené, l'autre semaine, dans les rues de la capitale britannique.

C'est dans cet accoutrement plutôt sinistre que tous les salutistes suivront la parade du couronnement.

Or, ils sont plus de 10,000 à Londres et comme on les laisse absolument libres d'agir à leur guise, ce n'est pas sans frémir que les organisateurs de la fête du 22 juin prochain songent à cette partie macabre du programme qu'ils chercheront, sans doute, à éluder par tous les moyens.

Ajoutons que les commissaires du Couronnement ont, non seulement, fait frapper des milliers de médailles commémoratives, mais ils ont aussi commandé... des chaises-souvenirs.

Eh oui! Des centaines de sièges de forme particulière, en hêtre verni, recouverts de soie écarlate, portant au dos le chiffre du roi, la date du 22 juin et le mot : « Corona ion », destinés à servir aux différentes cérémonies, sont déjà prêts.

Comme lors du couronnement d'Edouard VII, nombre de paires et de richissimes Américaines avaient manifesté le désir d'emporter, en souvenir, le siège qu'elles avaient occupé durant la fête, le défunt roi autorisa la Commission des préparatifs à vendre ces meubles au prix coûtant. Il n'en resta pas un seul!

Soyez-en persuadés, il ne manquera pas d'amateurs, cette fois non plus, pour acheter, à bon prix, ces « commodités de la conversation ».

L. KUENTZ.

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 1^{er} semestre de 1911 (tome 29 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pouvant contenir une année entière du *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux; plus 0 fr. 25 pour envoi par colis postal à Paris et 0 fr. 75 par poste en province.

Sous l'Etendard
du Prophète

Derviches de tous pays

Les derviches sont de tous les pays musulmans, car ce sont les moines de la religion mahométane. Et, de même qu'en d'autres religions il y a différents ordres monastiques, ou diverses catégories de bonzes, de même on voit plusieurs sortes de derviches.

Mais, malgré cette grande variété d'ordres de derviches, ils peuvent être classés en deux groupes principaux : les derviches *tourneurs* et les derviches *hurleurs*.

Un monastère musulman compte environ quarante derviches, dont le supérieur porte le titre de *cheik*.

Les derviches font vœu de pauvreté, d'humilité et de chasteté; du moins théoriquement, car ils peuvent se marier. Et même, avec la permission de leur cheik, ils peuvent habiter, hors du couvent, avec leur femme, à la condition de venir au monastère tous les trois jours.

Les derviches, au couvent, vivent dans leurs cellules. A chacun de leurs repas, on leur sert trois ou quatre plats. Ensuite, ils peuvent se réunir trois ou quatre ensemble, en guise de récréation.

Lorsqu'ils vont par les rues, ou seuls ou en petits groupes, malgré leur vœu d'humilité, ils se montrent, envers le peuple, d'une morgue insupportable, et, sous couleur de mendier, ils exigent, en menaçant les réfractaires des foudres célestes.

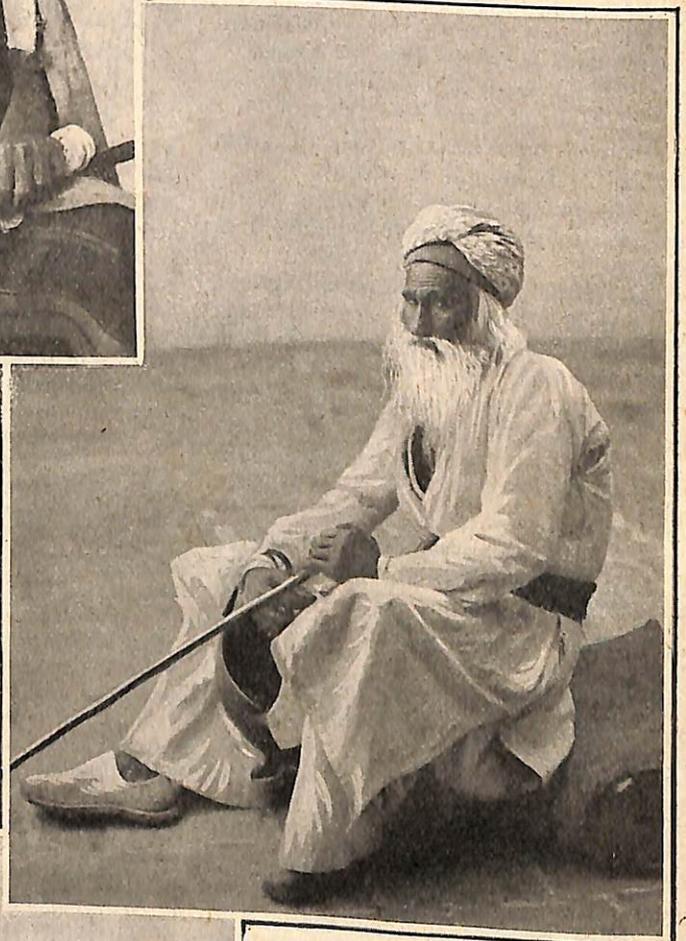
L'importance des derviches diminue chaque

jour, dans les pays musulmans, et ils en sont réduits, pour gagner leur vie, à des occupations charlatanesques, comme charmer des serpents, avaler des charbons ardents, manier des fers rouges.

Les derviches tourneurs tiennent, chaque année, leur chapitre général à Konié, en Asie Mineure. Ils y viennent au nombre de cinq



DERVICHE SOMALI



DERVICHE PERSAN

les yeux, et se met à pirouetter sur un rythme de plus en plus rapide, et comme en extase.

Lorsque les *tourneurs* sont exténués, ils s'accroupissent de nouveau, et le Grand Muphti leur fait un sermon. Et c'est la fin du chapitre; le public s'écoule hors des galeries.

Les *hurleurs* sont moins zélés que jadis.

Ils se tailladaient et se déchiraient les chairs; puis, ils s'asseyaient, posaient leur tête entre leurs genoux et se mettaient à hurler, inlassablement, désespérément.

Aujourd'hui, ils se contentent de hurler; ils ne se martyrisent plus le corps.

Leur seule ambition consiste à ne rien faire et à vivre des aumônes que les fidèles veulent bien leur donner.

ROBERT DUNIER.



GRUPÉ DE DERVICHES

Ces religieux errants qui parcourent le monde musulman ne vivent que des aumônes volontaires des fidèles.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par HENRY LETURQUE

Le forçat n° 113 à Cayenne est en réalité le comte Gaspard de Larance, injustement condamné. Dans un incendie il sauve la fille du gouverneur et va périr dans les flammes quand il se sauve en s'accrochant à l'ancre d'un ballon qui va vers la mer. Là il est recueilli par le trois-mâts La Belle-Louise dont le capitaine est son père nourricier, assisté de ses deux fils, André et Fred. Gaspard, qui veut se faire rendre l'honneur, avertil de suite le gouverneur qu'il viendra se constituer prisonnier.

Mais la Belle-Louise subit devant Macaja les formalités du service de santé brésilien qui met Gaspard en surveillance comme étant en surnombre. Pour le protéger Fred feint d'avoir la fièvre jaune, est transporté à l'ambulance et stupéfié le médecin par sa belle santé. Jamais la science, dit celui-ci, n'a fait de telles guérisons !

CHAPITRE IV (Suite.)

FRED s'est dressé tout d'une pièce.
« Vous dites, monsieur le major, que j'ai rendu des matières noires ? »
— Oui, et ce sont là signes précurseurs ordinaires de la fièvre jaune, que, pour cette raison, on nomme souvent « vomito negro ».

Le lieutenant de la Belle-Louise a peine à ne pas éclater de rire au nez du savant.
« Monsieur le major, fait-il en se tapotant le front du bout des doigts, je me souviens et vous affirmez n'avoir jamais eu la fièvre jaune. »

L'autre ouvre la bouche pour protester.
« Non, non, laissez-moi vous expliquer et, ensuite, vous reconnaîtrez vous-même qu'il y a eu erreur. »

« Et j'ajouterais :
« Tout autre, à votre place, se serait également trompé. »

— Allons, dites, acquiesça le docteur, à moitié rassuré pour son amour-propre.

— Voilà.
« Chaque fois que nous sommes entrés dans l'Amazone — et ce voyage est mon cinquième — j'ai été pincé par un gros rhume. C'est là sans doute un effet produit par le voisinage des forêts qui doivent, je pense, produire un abaissement considérable de la température, car, au large, les nuits sont chaudes, alors qu'ici elles sont plutôt fraîches. »

— Bien raisonnable, approuva le docteur.

— Or, cette fois, j'eus l'idée de me médicamer préventivement, et, après m'être badigeonné la poitrine avec de la teinture d'iode, je fis dissoudre un bâton de suc de réglisse dans un verre d'eau chaude. Puis, hier soir avant de me coucher, j'absorbai cette tisane, qui, d'ordinaire, me réussit fort bien.

« En ai-je trop bu ? L'ai-je prise trop tôt après mon dîner ? Je ne sais. Toujours est-il que, dans la nuit, étant indisposé, sentant

ma tête chavirer en grand, je me levai et, trempant mes mains dans ma cuvette, je m'aspergeai la figure à pleine eau et... tombai sans connaissance.

« Le reste, je ne m'en souviens plus. »

Le docteur avait écouté attentivement.

« Oui, il se peut, il est même certain que l'absorption de cette dissolution a été mal supportée par l'estomac, qui, alors, aura rejeté toutes ses matières, colorées en noir par le suc de réglisse. »

« Mais comment expliquerez-vous la coloration en jaune de votre figure et de vos mains ? »

— De la façon la plus simple : l'eau dont je me suis servi était celle où j'avais fait tremper le pinceau avec lequel je m'étais

des Indiens ; quant à moi, vous m'avez dit d'emporter monsieur, je l'ai emporté. Le reste ne me regarde pas.

— Bon, pense Fred, tout à l'heure ils vont s'entre-dévorer comme deux tigres du Bengale.

« Ça n'est pas tout ça, fait-il, conciliant ; on peut s'arranger. »

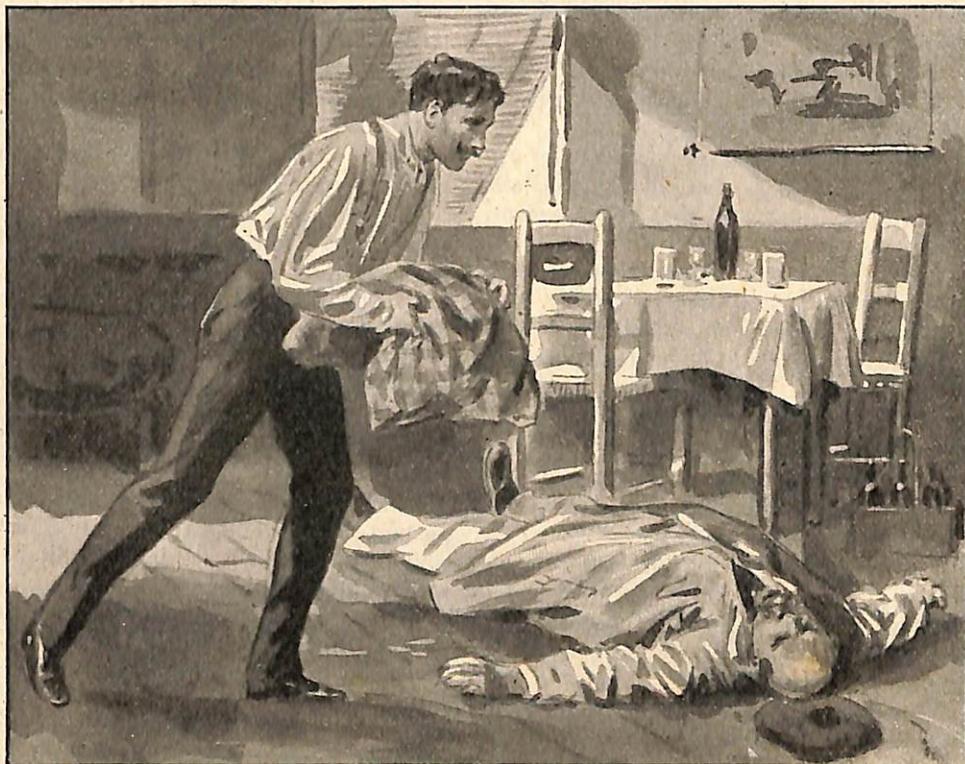
Les autres ont un même cri :

« Comment ? »

— Eh bien ! pas malin : j'ai la fièvre jaune... administrative. »

La combinaison n'est sans doute pas aussi simple que le pense Fred, car ses interlocuteurs ne lui répondent que par des regards où l'inquiétude se mêle à l'interrogation.

« Vous ne me comprenez pas, ça se voit ;



LES COUREURS DE « LLANOS »

Fred court à sa chambre et en rapporte un oreiller de varech. (P. 47, col. 1.)

badigeonné la poitrine, et si vous vouliez bien me faire donner un peu d'alcool... »

L'infirmier était déjà sorti et rentrait avec un flacon d'alcool à 90 degrés.

Fred y trempe un doigt et le promène sur son autre main.

Partout où l'alcool a passé, la teinte jaune a disparu.

L'épreuve est concluante.

« Diable ! diable ! fait le docteur, c'est bien regrettable. »

— Que je n'aie pas la fièvre jaune ? demanda Fred.

— Pour vous, non ; mais pour nous, oui.

« Je dis « pour nous » car l'infirmier, un vieux praticien, sera également compromis dans cette affaire, si elle vient à s'ébruiter. Il était avec moi lorsque j'ai été vous chercher à bord, et... et... et... »

Et... le docteur achève sa pensée par de multiples hochements de tête.

« Oui, c'est fort ennuyeux pour vous, reprend l'infirmier, vous êtes sûr d'être expédié au fin fond de l'Amazone, au pays

je vais m'expliquer plus clairement.

« Je suis malade, donc je reste au lazaret ; je ne suis pas malade, donc je mange et je me promène dans votre boîte. »

« On mange, ici ? »

— Si on mange !... A s'en lécher les doigts, s'exclame l'infirmier.

— Et, fait le docteur, pour ce qui est de circuler dans l'intérieur du lazaret, rien de plus facile. Le médecin major est parti ce matin en congé de semaine et, en son absence, je suis le seul chef. »

A midi, le lieutenant de la Belle-Louise était assis devant une table sur laquelle reposait une poularde rôtie, dont le fumet chatouillait agréablement son odorat. A côté du volatile, une bouteille de vin cachait son âge sous une couche de poussière et de toiles d'araignées.

« Le gigot, explique l'infirmier, était trop frais ; mais, demain, il sera mortifié à point. »

— Pourquoi une seule bouteille ? demande Fred. Aurait-on par hasard l'intention de

réglementer la quantité de liquide que je dois boire?

— Oh! monsieur, s'excuse l'autre, n'en croyez rien; j'ai les clefs de la cave, mais j'avais pensé qu'au lendemain d'une indigestion, une bouteille, c'était assez.

— Vous ne buvez donc pas de vin, vous?

— Si, monsieur, si, mais...

— Alors, il me semble que deux bouteilles, une pour chacun, ne sont pas de trop!

L'infirmier reste bouche bée.

« Je n'aime pas manger seul, continue Fred, vous allez donc me faire le plaisir de vous asseoir en face de moi et de partager mon déjeuner.

— Mais, monsieur le lieutenant, je ne sais si... jamais je...

— Et vous serez mon invité pendant tout mon séjour au lazaret; si vous refusez, je m'en vais. »

Fred fait déjà mine de se lever.

« Non, monsieur l'officier, non, restez! Je retourne à la cave. »

Quelques instants après, l'infirmier apporte une seconde bouteille et s'installe vis-à-vis de Fred, qui, tout en mangeant, interroge.

« Beaucoup de monde au lazaret?

— Personne, lieutenant, personne. Seulement un de vos compatriotes amené hier et gardé en observation comme arrivant de Cayenne.

— Je sais, nous l'avions recueilli au large. Encore un verre? Bon, ce petit vin-là. »

Fred faisait claquer sa langue.

« Du vrai vin de France, lieutenant; on n'en donne qu'aux convalescents. »

En même temps, l'infirmier présente son verre.

Fred le remplit jusqu'au bord, après quoi, il laisse tomber quelques gouttes de liquide dans le sien.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le jeune marin est un buveur d'eau et, chaque fois qu'il porte son verre à sa bouche, il a peine à dissimuler un geste de dégoût.

Ce que l'autre qualifie « vin de France » est, en réalité, du rancio, ce vin d'Espagne si capiteux, dont la couleur, foncée d'abord, pâlit en vieillissant.

Or, celui-ci est d'un jaune orange attestant sa vieillesse.

A lui seul, l'infirmier a bu les deux bouteilles, et c'est à peine s'il commence à bavarder.

« Diable! murmure Fred entre ses dents, porte bien la toile, ce terrien-là. »

Puis, tout haut :

« Fameux, le déjeuner, mais il y manque le café et la fine champagne.

— Le café, vous allez m'en dire des nouvelles; c'est du meilleur qu'on puisse trouver dans tout le Brésil. »

En même temps, l'infirmier sort et revient servir deux tasses de café fraîchement moulu.

« Et la fine champagne? » insiste Fred.

Les yeux de son... invité s'illuminent d'un éclair aussitôt éteint.

« Hélas! lieutenant, les spiritueux sont formellement interdits au lazaret. »

Fred a vu la lueur du regard.

« Toi, mon gaillard, je te tiens, » fait-il en aparté.

Il se lève de table et, en un geste de colère :

« Allez à tous les diables! Du café sans goutte n'est qu'une insipidité, votre lazaret est une boîte et je veux, entendez-vous, je veux qu'on prévienne immédiatement le médecin en chef. »

L'infirmier supplie déjà.

« Lieutenant, par grâce, ne vous fâchez pas! J'irai dans l'après-midi à Macapa et vous rapporterai une bouteille de la liqueur d'or.

— Non, déclare Fred, vous ne connaissez pas les bonnes marques; je vous accompagnerai et choisirai moi-même. »

L'autre n'a pas le temps de protester... pour la forme seulement, que le marin continue :

« J'oubliais : arrangez-vous pour que je ne rencontre pas dans le lazaret l'individu qui y a été amené hier; il arrive de Cayenne et, vous comprenez...

— Vous avez raison, lieutenant, c'est peut-être un forçat évadé. Du reste, il a une tête qui ne me revient pas non plus.

— Alors, entendu : ce soir, nous irons tous deux en ville. »

Le dîner terminé, l'infirmier conduit Fred dans le jardin, ouvre une petite porte dont il a la clef constamment sur lui, et les deux hommes gagnent le port de Macapa.

A minuit, ils rentrent, chacun d'eux portant sept bouteilles renfermées dans un couffin, et, quand il est dans son lit, Fred se livre au petit calcul suivant :

« Gaspard quittera le lazaret dans cinq jours et demi. Deux flacons à casque d'or par jour, ça fait onze bouteilles de champagne, plus une bouteille de fine pour entretenir les bons sentiments de mon invité. Au dîner d'adieu, des deux dernières bouteilles de champagne et de fine, on n'en fera qu'une et l'autre aura son compte ou je ne m'appellerai plus Fred, de mon petit nom. »

Cette sortie extra-réglementaire est la seule que notre ami ait voulu se permettre et c'est en vain que, maintes fois, l'infirmier fait allusion à la possibilité d'un petit tour en ville.

Le malade par complaisance semble ne pas comprendre et revient toujours à cette idée, fixe chez lui :

« Pourvu que je ne rencontre pas l'individu de Cayenne! »

En réalité, il pense au moyen de le rejoindre, il pèse toutes les chances qu'il a de le ramener à bord de la *Belle-Louise* pour, ensuite, gagner le haut du fleuve et, de là, s'enfoncer dans le Nord. Mais le trois-mâts n'aura sa patente nette que huit jours après la sortie de Gaspard et c'est plus d'une semaine sans pouvoir communiquer avec le navire. Et puis, comment fera-t-il, lui, Fred, pour se cacher pendant plus d'une semaine dans Macapa, un gros bourg plutôt qu'une ville, où la police aura tôt fait de lui mettre la main dessus?

Il criera qu'il n'a jamais eu la fièvre jaune?

La belle protestation!

Il sera bouclé en cinq sècs et ramené au lazaret, heureux si la populace ne l'écharpe pas.

Et le résultat de ses réflexions est celui-ci :

« Je me suis fourré dans un guêpier et du diable si je sais comment en sortir. »

Dans l'après-midi du septième jour, l'infirmier accourt vers lui et, tout joyeux :

« C'est fini! Votre vilain oiseau est parti. On vient de lui signer sa feuille de « va te faire pendre ailleurs »... Vrai, lieutenant, vous aviez raison... Ce coco-là a une vraie tête de forçat.

— Triple buse! » pense Fred.

En même temps, il a un battement de ses cils et grommelle :

« Pas trop tôt! Aussi, pour fêter son départ, nous dînerons ce soir au champagne.

— Eh! eh! fait l'autre, égrillard déjà, nous avons eu la même idée.

— Quoi donc?

— J'ai fait mariner un derrière de lapin, et... »

Un geste de gourmand achève la pensée de l'infirmier.

Fred se contente d'un sourire approbatif.

Et, au dîner, pendant les allées et venues de son convive et cuisinier tout à la fois, il lui verse de telles rasades de vieille fine, que le verre, rempli toujours jusqu'au bord, contient au deux tiers du spiritueux contre moitié moins de champagne.

L'effet de ce mélange ne tarde pas à se produire.

Au quatrième verre, l'infirmier se lève et annonce, d'une voix pâteuse :

« Mon lieutenant, je vais vous chanter la chanson des singes. »

Sa bouche s'ouvre toute grande, il en sort un son rauque, et...

Patatras!

Le pauvre homme s'abat tout d'une pièce sur le carrelage de briques.

Sans Fred, il se brisait la tête.

Heureusement, le jeune marin veillait... au grain.

Au moment où l'ivrogne commence d'osciller sur ses jambes, il bondit, le reçoit dans ses bras et, avec mille précautions, le pose doucement sur le plancher.

La figure de l'autre s'empourpre.

« Diable! pense Fred, est-ce qu'il va avoir une congestion? »

Il lui déboutonne le col de sa chemise et lui asperge la tête avec le contenu d'une gargoulette.

Le visage pâlit subitement, le corps reste immobile, les yeux, démesurément ouverts, semblent sans expression.

Fred blêmit à son tour et la sueur perle à son front.

Il a posé une main sur le cœur de l'infirmier et ne perçoit aucun battement; il saisit un des poignets : pas la moindre pulsation.

L'ai-je donc tué? »

A peine le jeune homme s'est-il adressé cette question, que l'ivrogne fait entendre une protestation stomacale, tourne la tête

du côté droit et commence de ronfler.
« Ouf ! soupire Fred, ça l'a soulagé, mais ce que cet animal-là m'a fait peur !
« Attends un peu, mon vieux lapin, je vais t'arrimer. »

Il court à sa chambre et en rapporte un oreiller de varech, qu'il passe sous la tête du dormeur.

« Là, comme ça, tu pourras te reposer jusqu'au matin, et, à ton réveil, tu verras que je ne suis pas aussi mauvais bougre que tu pourrais le croire. »

Il fouille dans les poches de l'infirmier, y prend la clef de la porte du jardin, la remplace par une feuille de papier sur laquelle il a tracé quelques mots au crayon, éteint la lampe, court au jardin, ouvre la porte, sort, la referme derrière lui et lance la clef par-dessus le mur.

Pour gagner Macapa, il faut une demi-heure de marche.

Fred prend le pas gymnastique et met dix minutes pour franchir la distance qui sépare le lazaret de la petite ville.

Il n'y a passé qu'une soirée, mais c'est suffisant pour connaître dans tous ses détails cette agglomération d'habitants et, dans sa mémoire, il en possède la topographie entière.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

DES HÉROS EN CAMPAGNE
ET AU COMBAT

La Légion Étrangère

Les lecteurs du *Journal des Voyages* n'ont sans doute pas été trop surpris de la violente campagne menée récemment en Allemagne contre la Légion étrangère. Voilà bien longtemps qu'il a signalé les sourdes menées de ceux qui là-bas s'efforçaient d'empêcher l'engagement des Alsaciens-Lorrains et des Allemands dégoûtés de la schlague en vogue dans l'armée de l'empereur Guillaume II. Aujourd'hui c'est en plein jour que l'attaque se produit. Elle n'aura pas plus de succès.

Mais tout un torrent de calomnies a été déversé sur les deux régiments étrangers. On en sait le but. Les légionnaires d'origine allemande sont extrêmement nombreux, et forment l'un des meilleurs éléments de ce corps d'élite. Il était tentant pour nos voisins de les retenir. Tous les moyens leur sont bons.

Ils ont encouragé la désertion des légionnaires en service en Chaouia ou à la frontière marocaine. Quelques-uns se sont laissés tenter et on se rappelle que la désertion d'un petit groupe à Casablanca amena entre la France et l'Allemagne un vif incident à la suite duquel celle-ci dut reculer devant la ferme attitude du gou-

vernement français. Le procédé de désertion n'ayant donné que de mauvais résultats, les Allemands ont recouru à la campagne de presse que nous venons de voir.

Mais elle ne leur a pas réussi davantage. Au contraire, elle leur a nui, car tous les journaux français ont appelé l'attention sur cette tentative et, alors que, il y a quelques années, quelques organes seulement avec le *Journal des Voyages* chantaient les louanges de la Légion, aujourd'hui cet éloge est devenu universel.

Faut-il rappeler ses mérites? Ce qui distingue ce corps, c'est qu'il est ouvert à tous les hommes qui veulent exercer le métier de soldat. On ne leur demande que de la discipline et du courage. Peu important leur origine ou leur passé! Du moment qu'ils sont enrôlés, ils ne sont plus que des soldats, au sens le plus réel du mot, toujours prêts à marcher et à se battre.

Ce n'est pas du tout que la Légion soit, comme trop de gens le croient, un ramassis de cerveaux brûlés ou de criminels. Certes, dans ses rangs viennent s'abriter des hommes dont le passé est suspect et qui veulent le faire oublier en devenant soldats. Mais la masse de la Légion est faite d'honnêtes gens qui ne peuvent se plier à la vie monotone des pays civilisés et qu'attirent la passion de l'aventure et l'espoir de la guerre. Ce sont des hommes d'action, ce sont des soldats de métier. Ils s'ennuient à la caserne, ils sont des héros en campagne et au combat.

Voilà pourquoi les os des légionnaires sont semés à travers les cimetières de tout notre empire colonial. Récemment, au cours d'un voyage qui nous avait conduit en Afrique occidentale, nous nous trouvions à Siguiri, dans l'un des premiers postes créés au Soudan, et c'est à ce moment que nous parvenaient les journaux d'Europe où la campagne allemande sévissait avec le plus d'intensité. Quelle ne fut pas notre émotion, en jetant les yeux sur le plan du cimetière de Siguiri, d'y lire les noms de plusieurs soldats de la Légion, noms allemands ou alsaciens! C'est que là comme partout la Légion a eu son heure d'intervention et de gloire, et les indigènes ont gardé le souvenir des rudes soldats qui rivalisaient d'endurance avec les marabouts de Gallieni et d'Humbert.

Soldat, le légionnaire sait se servir non seulement de son arme, mais de l'outil. Il construit le poste où il s'abritera et la route à travers le pays qu'il a conquis. Dans ses rangs on trouve des ingénieurs, des topographes, des ouvriers d'art et bien souvent un officier, embarrassé, n'a qu'à faire appel aux bonnes volontés pour trouver la collaboration capable de l'aider à faire un levé ou à tracer un chemin.

Le légionnaire a souvent deux défauts qu'il serait vain de nier et qui tiennent tous deux à son besoin d'activité. Il aime à boire et il a le *cajard*, c'est-à-dire une sorte de besoin impulsif de faire de temps en temps une sottise, un coup de tête, vite accompli et vite oublié. C'est pour cette raison que les punitions là-bas se font plutôt en cellule qu'à la salle de police. Lui-même aime mieux payer sa dette le plus vite possible et, sa peine accomplie, il redevient discipliné comme avant.

Cela est si vrai que quelques Allemands mêmes rendent hommage à la Légion et ce nous est un plaisir de reproduire sous les yeux des lecteurs du *Journal des Voyages* le passage d'un article publié dans un journal allemand important, la *Gazette de Voss*, par M. Von Hesse und Wartegg, consul général en retraite :

« J'ai parlé de leur service et de leur vie à beaucoup de soldats de la Légion. Aucun ne se plaint. L'ordinaire dans les casernes est excellent. Ils reçoivent deux fois par jour de la soupe, de la viande, deux légumes et, dans

Coutumes Cubaines

Les Joyeux Cigarreros de la Havane

Si la mécanique a détrôné déjà la main-d'œuvre dans plus d'un métier, il est une industrie où les doigts d'acier n'ont pas encore remplacé les doigts humains; et l'heure ne paraît pas proche où ceux-là triompheront de ceux-ci. J'entends parler de fabrication des cigares, à laquelle tant d'inventeurs ont vainement tenté d'arracher son secret.

On sait que le renom des cigares de la Havane tient autant à la qualité du tabac employé qu'à l'habileté professionnelle des cigariers cubains. Et l'on a dit de ces derniers qu'ils étaient plutôt des artistes que des ouvriers.

Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'un bon cigariier cubain gagne plus que le meilleur de nos ouvriers électriciens ou de nos mécaniciens de précision, deux métiers d'élite qui, dans la plupart des pays civilisés, détiennent le record des hauts salaires.

Généralement, il est payé à la pièce, les prix varient selon la grosseur et le poids des cigares dont la confection lui est confiée. D'un bout de l'année à l'autre, chaque cigariier fabrique une unique catégorie de cigare, et il n'est pas surprenant qu'il acquière à la longue une habitude qui devient un sujet d'admiration pour l'observateur.

La machinerie brille par son absence dans un atelier de la Havane. Aussi, c'est au jugé que l'ouvrier prend la quantité de débris de feuilles de tabac qu'il roule dans la *capa*, c'est-à-dire dans la feuille de qualité supérieure qui sert d'enveloppe. Or, on peut peser séparément les cinquante ou soixante cigares qu'un ouvrier a fabriqués pendant la journée : ils ont tous le même poids, à quelques milligrammes près ! Et ils ont tous la même longueur, bien qu'il ne se soit pas servi d'un décimètre !

Ces ouvriers jouissent de nombreux privilèges. Ils prennent des congés quand ils le veu-

lent et rentrent à la fabrique quand cela leur plaît. Pendant les heures de travail, ils demandent quelques distractions, qui prennent parfois des formes bizarres.

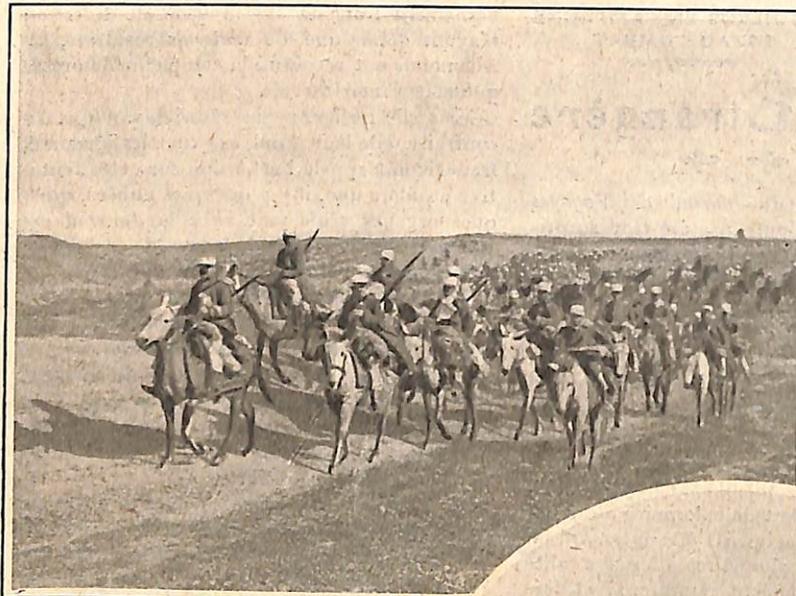
Dans plus d'une fabrique, les propriétaires attachent à leur service des gens instruits qui font la lecture aux ouvriers, tandis qu'ils roulent leurs cigares ! Il y a un de ces lecteurs par atelier. Installé dans une sorte de chaire qui occupe le centre de la salle, il lit tous les matins à haute voix un journal quotidien, puis passe à un roman en vogue.

Ces lecteurs reçoivent de gros salaires, qui varient de 200 à 250 francs par semaine, selon l'importance de l'usine. L'emploi est avidement recherché par les diplômés des universités cubaines, comme par les jeunes avocats. Une forte proportion de ces lecteurs se jette tôt ou tard dans la politique, et bon nombre des membres de la Chambre cubaine ont débuté dans la vie en faisant la lecture aux cigariers.

Ceux-ci ont le droit de fumer aux dépens du patron tant qu'ils sont au travail. Chaque matin, en arrivant à l'usine, ils reçoivent six *capas* de premier choix pour leur consommation personnelle, et ils s'en servent pour fabriquer six cigares qu'ils peuvent rendre aussi gros que possible. Mais ils n'ont pas le droit d'emporter du tabac. Ils sont donc condamnés à fumer leurs six cigares sur place !

Ce privilège coûte cher aux fabricants. Une statistique évalue à près de 13 millions de francs la perte qu'ils subissent de ce chef annuellement. Et l'on cite le trait de Gustave Bock, un des plus fameux fabricants de la Havane, qui offrit à ses employés et ouvriers de leur faire cadeau de son usine si, par un échange de bons procédés, ils consentaient à lui donner les cigares qu'ils roulaient chaque jour pour eux-mêmes !

JACQUES D'IZIER.



Une compagnie montée de la Légion étrangère.

certaines unités, même un plat sucré. Ceux qui se plaignent d'être maltraités, d'être astreints à un service éreintant, de souffrir des privations, ce sont des jeunes gens gâtés par une vie de plai-

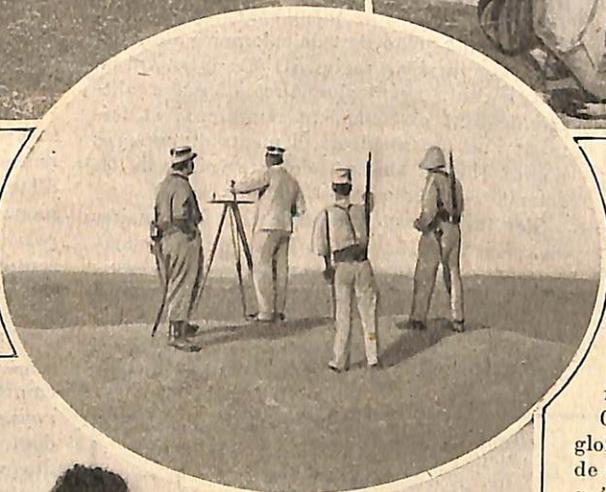


Un officier surveillant la popote pendant la halte.

Gurgens, porte le nom d'un simple légionnaire glorieusement tombé à l'ennemi. Récemment l'empereur d'Autriche autorisait un ancien légionnaire, soldat dans son armée, à porter les médailles qu'il avait conquises. Elles sont nombreuses sur les poitrines des légionnaires de la frontière marocaine, de la Chaouïa ou du Tonkin.

Ceci compense cela. La Légion a assez de gloire et de prestige pour supporter la campagne de dénigrement des Allemands. C'est encore là qu'iront s'enrôler les hommes d'action qui veulent trouver un abri contre la misère et qui cherchent dans la vie la gamelle pleine tous les jours, les coups de feu, la vie en colonne, le combat et souvent la mort.

Et voici justement que pour répondre à la campagne allemande, le 17 mai dernier, dix légionnaires sont tombés à la frontière oran-marocaine, avec le capitaine Labordette, dans un guet-apens tendu par les Marocains. Le sang de ces victimes sera une nouvel'e semence de légionnaires.  AUGUSTE TERRIER



Des opérateurs de bonne volonté.

Au camp les loustics taquent quelque maboul arabe égaré parmi eux.

sir et de dissipation et incapables de s'habituer à la discipline de la Légion et à la dure vie militaire. Par contre, beaucoup de légionnaires, après leur premier congé de cinq ans, en contractent un nouveau avec chaque fois une augmentation de solde et quand enfin ils quittent leur régiment, le gouvernement français leur facilite leur établissement comme colons et la création d'un foyer. C'est un corps d'élite qui depuis sa création s'est fait un nom glorieux sur les champs de bataille aux quatre coins du monde, j'en ai eu la meilleure preuve dans la salle d'honneur du régiment dont le gardien est un honnête Prussien, ayant quatorze ans de services à la Légion. »

La Légion étrangère a vu son drapeau décoré de la croix de la Légion d'honneur et le général Lyautey, en la lui conférant, a dit aux légionnaires : « Vous n'avez d'autre patrie que ce drapeau. Il est pour vous toute la patrie. Il vous en est deux fois plus cher. » Un de nos postes de la Chaouïa, Fort-



LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Aux avant-postes : La gamelle entre deux coups de feu.



LES CARPES DUELLISTES

Comme distractions courantes, les Siamois sont surtout amateurs de combats entre poissons; aussi, quand les carpes duellistes s'entre-choquent furieusement, les jeunes gens exultent et forment des paris en se touchant la main au-dessus du bassin.

COUTUMES SIAMOISES

Les Carpes duellistes



Les Siamois aiment les combats d'animaux. Ils sont des spectateurs passionnés de ces luttes sanglantes, quand elles constituent des jeux publics, et même, chez eux et devant un petit cercle de parents ou d'amis, ils organisent encore des combats de bêtes, et ils passent, en ce sport particulier qui les enthousiasme et les absorbe, des jours entiers.

Les grands combats publics ont lieu entre des éléphants; le *Journal des Voyages* a décrit, pour ses lecteurs, un de ces duels éléphantiques. Les Siamois mettent aussi aux prises de grands coqs superbement emplumés, et armés de redoutables ergots. Au Siam, comme dans nos régions septentrionales, le coq est, par excellence, l'animal courageux, fier et batailleur.

Mais, on peut dire que, comme distraction courante, les Siamois sont surtout amateurs de combats entre poissons. Du moins, si ce terme est trop général, puisqu'il ne s'agit pas ici des batailles fortuites dans les fleuves ou sur les rives, entre des poissons d'espèces différentes, les gens du Siam affectionnent-ils spécialement les combats entre carpes.

Il y a, en effet, en ce pays, une sorte de carpe dont les Siamois ont remarqué, de tous temps, l'instinct batailleur; et ils ont exploité cette aptitude pour leur propre distraction.

Dans presque toutes les maisons siamoises, ou du moins, dans les jardins, on voit des cuves ou des bassins pleins d'eau que les pluies abondantes remplissent, et que l'on vide au bout de quelques jours, quand s'annonce un orage nouveau ou qu'apparaît quelque nuage annonciateur d'une averse. C'est dans ces bassins que les Siamois font l'éducation guerrière des carpes, et c'est là aussi le théâtre des exploits presque quotidiens de ces poissons.

Pour exercer une carpe à la lutte, le Siamois la met d'abord dans l'eau. Il la laisse s'ébattre et, si l'on peut supposer la joie chez elle, s'esbaudir dans son élément liquide. Elle va, vient, cingle avec grâce à fleur d'eau, plonge avec entrain vers le fond du bassin; elle prend ses aises, largement.

Alors, le professeur place dans l'eau un miroir avec lequel il forme comme une cloison qui diminue l'espace libre pour les ébats de la carpe.

Dans le miroir, l'eau semble se continuer, et la promeneuse veut passer là où elle ne voit pas que l'eau s'arrête et que ce n'est plus qu'un reflet. La carpe vient donc se heurter, tête en avant, contre le miroir-obstacle. Elle s'en va, mais elle revient, et elle met chaque fois plus de vivacité dans son désir de passer.

Au bout de quelques essais qui, enfin, l'irritent, elle remarque une autre carpe qui vient toujours heurter sa tête, dès qu'elle veut avancer. Que se passe-t-il dans cette tête de poisson? La carpe finit par croire que l'obstacle à ses ébats, c'est cette autre carpe qu'elle voit et qui vient l'attaquer à chacune de ses tentatives. Comme elle est très belliqueuse, elle se met elle-même à s'élançer vers le miroir-rempart pour combattre ce poisson gênant qui l'assaille.

Notons que cette expérience a été renouvelée scientifiquement par l'un de nos plus savants physiologistes qui l'a décrite dans son *Cours de psychologie comparée de l'homme et des animaux*.

Quand la carpe-duelliste a pris l'habitude d'attaquer l'image qu'elle croyait être une autre carpe, le Siamois cesse d'opposer le miroir à la carpe. Il le retire, mais il place dans le bassin

une autre carpe, également exercée à supposer une rivale gênante. Les deux carpes s'élancent l'une contre l'autre et, cette fois, rencontrent une véritable adversaire, et le combat est réel. Les duellistes se heurtent, reculent, fonceent encore, montent, descendent, et en reviennent toujours à s'entre-choquer furieusement.

Les Siamois rient, exultent; ils forment des paris ou se tendent la main au-dessus du bassin, et leur joie dure jusqu'à ce que l'une des deux carpes roule, cale et reste comme inanimée. Alors, les parieurs perdants sont moins gais.

Les combats de carpes servent parfois aussi à dirimer certains procès entre Siamois. Comme c'est pour eux une croyance que les Esprits viennent résider parfois dans le corps de poissons, on convient, par exemple, pour terminer des litiges entre familles, de mettre en présence deux carpes, provenant des maisons rivales. L'une est supposée renfermer l'esprit d'un ancêtre de la première famille, l'autre celui d'un des aïeux de la seconde. Aussi, c'est une guerre entre les deux maisons, qui se déroule entre ces deux poissons, dans ce petit bassin. La victoire appartient à la famille dont la carpe a triomphé.

ANDRÉ CHARMELIN.



POUR LES JEUNES FRANÇAIS

La

Ligue d'Éducation Nationale



Il y a deux ans, en mai 1909, le *Journal des Voyages* consacrait un article au corps des "Boys-Scouts" qui venait alors d'être créé en Angleterre où se manifestait un véritable réveil du patriotisme.

On sait que les Boys-Scouts sont de jeunes garçons de 13 à 18 ans, organisés en petites troupes par des adultes de bonne volonté qui s'efforcent d'éveiller en eux le désir de devenir des hommes d'honneur et de ressource et d'acquiescer toutes les qualités qui sont des hommes d'action. Le *Journal des Voyages* rappellera d'ailleurs dans son prochain numéro, en un article qu'accompagneront d'intéressantes photographies, tout l'intérêt, toute l'utilité et tout le succès de cette organisation qui, en deux années, a enrôlé plus de 300.000 jeunes gens en Grande-Bretagne, s'est étendue à toutes ses colonies et a été imitée par les États-Unis, l'Allemagne, la Hollande, le Chili, l'Argentine, le Brésil, la Russie, l'Italie.

Ce que les autres nations ont fait, la France peut et doit le faire. Disons plus, elle devra le faire mieux puisque elle pourra profiter de leurs expériences.

M. Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux Olympiques et président de la Société des Sports Populaires a pris en main la réalisation de cette grande tâche, secondé par un certain nombre de personnalités décidées à créer en France une organisation analogue à celle qui fut en Angleterre l'œuvre du général Baden Powell.

Le *Journal des Voyages*, toujours prêt à servir les idées patriotiques, toujours désireux de contribuer à l'éducation de la jeunesse, ne pouvait rester étranger à ce mouvement. Il a donc pris part à la création de la "Ligue d'Éducation Nationale" et, en une succession d'articles, il va faire connaître à ses jeunes lecteurs son plan d'action; il leur exposera en détail le but et le fonctionnement de cette ligue, certain de les voir répondre à son appel avec enthousiasme et de faire parmi eux de nombreux adhérents.

Pierre CHANPAULT.

1. Les adhésions et demandes de renseignements peuvent être adressées dès à présent à M. RODRIGUEZ, secrétaire de la Ligue d'Éducation Nationale, 29, rue de Provence, Paris.

LES ZNAKHARS ou GUÉRISSEURS

DANS L'UKRAINE

Les Cosaques de l'Ukraine, comme la plupart des Russes, sont restés ignorants et superstitieux; aussi, lorsqu'ils sont malades, accordent-ils toute leur confiance aux « Guérisseurs » si nombreux sur les rives du Dniéper.

Un médecin russe, le docteur Bissky, raconte, en toute sincérité et de la manière la plus intéressante, une visite qu'il fit aux *znakhars* ou guérisseurs de l'Ukraine, qui soignent, dans cette partie de l'empire russe, quatre-vingt-quinze pour cent des malades, tandis que les médecins officiels n'en comptent, parmi leur maigre clientèle, que cinq pour cent.

Le docteur Bissky vit un *znakhar* soigner une petite fille de six ans, pour des troubles nerveux. Le *znakhar* fit asseoir la petite fille sur un tabouret, et il lui demanda de quoi elle souffrait. Elle éprouvait des maux de tête, des nausées, de l'inappétence.

Le *znakhar* posa sa main gauche sur la nuque de l'enfant; dans sa main droite, il tint un œuf frais. Avec cet œuf, il dessina des cercles, des lignes droites ou courbes sur l'enfant, puis il prononça une incantation de ce genre: « Maladie, je te conjure de sortir de l'âme et du corps de cette enfant! Fuis dans les prairies, les rivages, les montagnes, les sables et les marais. »

Après quinze ou dix-huit minutes, le *znakhar* prit un verre contenant de l'eau, brisa l'œuf et en versa le blanc dans le liquide diaphane. Il couvrit ensuite le verre de sa main; il l'agita et invita ensuite le docteur Bissky à regarder si le blanc dessinait quelque image.

Avec quelque bonne volonté, on put admettre que le blanc avait formé l'image d'une petite fille vers laquelle accourait un animal dont les entrailles pendaient. La mère expliqua que la fillette avait été effrayée par un pourceau que l'on avait tué et qui avait tenté de s'enfuir avec ses entrailles pendantes à terre. Ce qui stupéfia le docteur Bissky, c'est que la fillette, après cette séance, fut guérie.

Il n'y a pas que les hommes qui ont ce pouvoir, les femmes, elles aussi, sont initiées à ces pratiques et on les appelle des *znakharka*.

Le docteur Bissky vit également l'une d'elles soigner un «Ukrainien» de l'érysipèle. La *znakharka* prit un morceau d'étoffe qu'elle promena, durant une vingtaine de minutes, en passes longitudinales sur le corps du malade. La *znakharka* prononçait, durant tout ce temps, des invocations. Elle partagea, enfin, en neuf languettes, la boule d'étoffe qu'elle avait persévérément promenée. Elle couvrit le malade d'une étoffe rouge. Puis, elle mit le feu à l'une des languettes d'étoffe et la promena sur le malade.

Le docteur Bissky affirme qu'il a vu guérir ainsi sept cas d'érysipèle.

Les *znakhars* guérissent aussi avec des aimants ou des morceaux d'acier aimantés; par exemple avec un couteau. Ils en promènent la pointe, préalablement aimantée, sur le corps du malade. Ensuite, ils plantent le couteau dans un chêne, si le patient est un homme; ou dans un frêne, si c'est une femme, ou, au pis aller, dans la terre. Ils disent que le mal s'en va par là.

Pour les maladies des reins, ils font porter un aimant sur le nombril; dans la dysenterie, ils ordonnent de l'eau qu'ils ont magnétisée en la versant sur le soc d'une charrue.

Et la conviction aidant, les malades guérissent infailliblement.

LÉON MALU.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts

Sir Max Trélam, le correspondant du Times, est accusé, au Caire, d'avoir ravi une opale aux dix yeux d'or très importante pour la Russie, car chaque opale peut faire lever une armée de révolutionnaires. Trélam a épousé Ellen, la sœur de l'Espion X. 323, dont l'autre sœur, Tanagra, avait avec elle une ressemblance frappante. Poursuivi par un ennemi mystérieux, Trélam croit un jour qu'Ellen a été assassinée dans un train se rendant à Alexandrie ; mais Tanagra, pour protéger Trélam contre ce génie malfaisant et sachant que sa sœur est bien tombée sous le poignard du criminel, profite de la ressemblance pour se substituer à Ellen et, malgré les embûches dressées sous leurs pas, elle triomphe et emmène au Caire son beau-frère qui maintenant n'ignore pas le meurtre de sa femme. Elle le confie à Aldine, cousine germaine de Franz Strezzi, leur ennemi mortel. Pourquoi ? C'est qu'ayant participé inconsciemment au meurtre d'Ellen, elle a juré de venger ceux qu'elle a méconnus et qu'elle aime maintenant jusqu'à faire le sacrifice de sa vie pour racheter sa faute.

Pour les sauver elle exécute de sa main le couple Neronef à qui Strezzi avait donné pour mission de supprimer Tanagra et son frère représenté pour l'instant par Max Trélam. Ce dernier, emmené par Tanagra initiée à tous les secrets de son frère X. 323, est conduit dans la nacelle du dirigeable de Strezzi. Pourquoi ? Il ne se l'explique pas.

Chapitre XVI

LA COMÈTE ROUGE (Suite.)

TOUT cela ne me satisfaisait pas. J'avais l'intuition que miss Tanagra ne me disait pas tout. Mais je dus renoncer à questionner davantage. Le panier-nacelle se balançait de nouveau au ras de la fenêtre.

L'attirer sur le plancher, nous y installer, fut l'affaire d'un seconde et nous montâmes vers l'aérostat.

Un instant après, nous prenions pied sur le plancher ajouré de la nacelle allongée d'un grand dirigeable, dont l'enveloppe gonflée en forme de cigare se balançait au-dessus de nos têtes.

Naguère, j'avais été prisonnier sur le dirigeable du comte Strezzi.

Je reconnus de suite celui de Franz avait été construit sur les mêmes plans.

C'est bien cette nacelle, dont la partie centrale forme une sorte de rouf fermé. Aux cordages se balancent les tubes d'hydrogène permettant de restituer à l'aérostat la force ascensionnelle réduite par les inévitables déperditions de gaz.

L'hélice s'est mise à tourner vertigineusement, nous emportant dans l'atmosphère suivant une diagonale, résultante des deux mouvements qui sollicitent le navire aérien verticalement et horizontalement.

Au-dessous de nos pieds, je discerne la ville du Caire, étalée sur le sol ainsi qu'un plan en relief. Les lignes de lampadaires indiquent le lavis de ses avenues.

Tandis que je regarde, l'aérostat a déjà dépassé l'enceinte de l'agglomération, il se déplace au-dessus de la campagne voisine.

Je reconnais au passage la butte aux Moulins, l'emplacement des tombeaux des Khalifes, où j'ai éprouvé de si terribles émotions.

« Oh ! Tanagra ! Tanagra ! » prononcent mes lèvres sans que j'en aie conscience.

Celle que j'appelle ainsi est près de moi. Elle suit la direction de mes yeux et sans doute comprend ma pensée, car elle a un sourire indéfinissable, où la tristesse du drame accompli, la douceur de l'avenir espéré se mêlent.

Mais soudain son expression se modifie. Son bras se tend vers l'Ouest :

« Là ! Là ! Max Trélam, voyez l'estampille du crime qui marque cette fois sa défaite. »

Je regarde.

Sur la voûte indigo du ciel, court une lueur rouge, elle se précise, prend la forme d'une comète classique, avec son noyau de coloration plus intense que la queue qui lui fait escorte.

« Pourquoi cette projection ? »

J'adresse la question à miss Tanagra, dont les grands yeux se fixent sur la manifestation lumineuse avec une ironie certaine.

« Ce soir, me répond-elle, Franz Strezzi a volé le brassard aux dix opales ; il a fait assassiner deux personnes. Il convient donc qu'il signe son œuvre afin que nul n'en ignore. »

— Mais cette signature sera-t-elle remarquée ?

— Les journaux du Caire ont été avisés ce soir que l'astre apparaîtrait cette nuit. Dans chaque rédaction, des publicistes, des invités, des curieux de tout ordre surveillent le ciel. »

Je m'inclinai. Comme à l'ordinaire X. 323 avait tout prévu.

Seulement, une chose me paraissait obscure et je demandai à mon interlocutrice :

« Comment X. 323 pouvait-il savoir que Franz Strezzi réaliserait toutes ses prévisions ? »

Elle m'enveloppa d'un sourire fier et tendre à la fois.

« Attendez, Max Trélam, le moment où il lui plaira de s'expliquer. Vous avez pu voir que tous les mystères vous sont expliqués... Vous êtes certain, n'est-ce pas, que mon frère ne veut pas, et que moi, je ne puis pas avoir de secret pour vous. »

« Oh ! ma Tanagra, mon Ellen, ma vie ! » murmurai-je.

Elle posa son index fuselé sur ses lèvres : « Chut !... N'écartez pas les voiles de deuil !... Les paroles d'espoir me sont encore interdites. »

Je n'eus pas à répliquer. A cet instant même, la comète rouge se condensait en dix yeux d'or vert, reproduisant l'étrange phénomène manifesté dans cette soirée

néfaste, où, pour la dernière fois, Ellen avait respiré près de moi.

Et puis tout s'éteignit.

Le ciel reprit son apparence ordinaire. Les étoiles, indifférentes aux petites luttes des hommes, scintillaient sur la voûte sombre de l'éther, semblant opposer la sérénité de l'immuable au caprice passager des volontés humaines qui avaient jeté un astre rouge parmi elles.

« Je vais rejoindre Aldine, chuchota miss Tanagra. La pauvre douce créature doit être si triste. »

Ces mots m'effarèrent.

Triste ! oui, cela m'apparaissait certain. Mais qualifier de *douce créature* celle qui, par dévouement pour nous, d'accord, avait poignardé les Neronef, j'avoue que l'appellation me semblait excessive, injustifiée, presque ironique.

Toutefois, je suivis Tanagra.

Au surplus, que m'importait une appréciation plus ou moins indulgente des actes de la dactylographe du consulat russe ? L'intéressant pour moi n'était-il pas de voir miss Tanagra, d'emplir mon regard des traits chéris, de la silhouette adorable à qui tout mon cœur se donnait ?

La cabine, occupant le centre de la nacelle, était divisée en trois compartiments séparés par des cloisons légères.

Nous trouvâmes miss Aldine dans celui d'avant.

La jeune fille nous apparut assise sur un banc courant le long de la paroi.

Elle se tenait immobile, les mains jointes s'abandonnant sur ses genoux, le visage livide, troué par ses yeux bleus, hagards, ouverts sur un rêve désolé qui faisait flamber en leur azur une flamme de folie.

Elle ne nous entendit pas entrer. Ses lèvres frémissantes prononçaient des mots aux consonnances arabes, qui prirent pour moi une apparence cabalistique.

« Une demi-heure !... Franchir les monts du désert Lybique, le Gebel-Aiyouchi, Gebel-Mokhattam, la vallée d'Ed-Tih... Et là, là, la Grande Forêt Pétrifiée et mourir, mourir comme les arbres de la forêt antique, dont les troncs pétrifiés gisent sur les flancs pierreux et désolés des falaises. »

Et tandis qu'elle parlait, je me souvenais de la fatigante excursion que naguère Ellen et moi, ignorants de la terrible aventure qui s'apprêtait à fondre sur nous, nous avions faite à la Grande Forêt Pétrifiée.

Je me représentais la chère disparue et moi-même, juchés sur nos chevaux syriens aux jambes fines, parcourant la route désertique, précédés par notre guide, un fellah au teint sombre.

J'évoquais notre arrivée dans le décor désolé. La vallée (ouadi) Eb-Tih, resserrée entre des pentes abruptes, dépourvues de toute végétation, et sur les déclivités, les plateaux, dans les dépressions, les cadavres de la forêt anéantie, les troncs puissants minéralisés par le temps, s'allongeant, végétaux de pierre, revêtus d'une patine grise qui semblait métallique.

« Quel phénomène, quelle contraction du globe ont amené la disparition des ondes murmurantes dont la fraîcheur nourrissait la forêt? »

Et puis le silence de nouveau, la force me manquant en constatant la faiblesse de ma manifestation de la vie dans cette région de la mort.

Aldine continuait, sans nous voir, à s'entretenir avec sa pensée :

« La vie est âpre, dure, brutale. Les événements sont des coins de granit qui déchirent le cœur. Broyée par la rudesse rocheuse des choses de la terre, je reposerais dans le sable brûlant et les arbres devenus pierres opprimeront encore ma dépouille. »

Elle eut comme un sanglot, lança les bras en avant, en un geste de supplication.

« Ah! n'y aura-t-il donc jamais pour moi un brin d'herbe, un panache de feuilles vertes pour caresser mes yeux brûlés par le désespoir sans fin de ce qui m'entoure? »

Je restai immobile, les pieds cloués au plancher, ma raison vacillant devant cet abîme de souffrance qui se révélait à moi.

Et, soudain, je sentis sur mes joues la course humide de larmes jaillies de mes yeux sans que j'en eusse conscience.

Je pleurais parce que l'organe de cristal de Tanagra venait de jeter sa douceur dans cette agonie d'âme.

On eût dit la douce harmonie des espérances, la protestation victorieuse de la vie contre la mort.

L'adorable image créée par notre grand

poète Milton illumina mon esprit. Je crus, après lui, discerner le sillage de l'ange dans la nuit.

Tanagra avait dit :

« Aldine, ma douce sœur, espérez ! »

Chapitre XVII

LE GARAGE DU DIRIGEABLE

Une sonnerie tinte dans le compartiment où les deux jeunes filles causent à voix basse.

Les phrases prononcées ne sont pas perceptibles pour moi; mais leurs gestes m'indiquent le sens général de leur entretien.

Tanagra console. Aldine s'obstine à désespérer.

Mais au tintinnablement elles se dressent toutes deux.

Les adorables yeux verts de Tanagra ont le rayonnement annonciateur de la fin de la tristesse. Les prunelles bleues d'Al-

dine brillent de la satisfaction tragique du martyr presque accompli.

« Nous arrivons, dit la première.

— Oui, ma tombe est proche, » répond son interlocutrice.

Et celle que j'aime enlace l'autre, dont la taille se penche, comme prête à se briser. Elle baise ses yeux bleus en murmurant :

« La tombe du passé peut être le berceau de l'avenir. »

Étrange formule philosophique! Que prétend exprimer la jeune fille?

Encore une question qui demeure sans réponse. Tanagra entraîne sa compagne au dehors du rouf. Je marche dans leurs traces. Nous voici sur le pont. Je regarde.

La lune éclaire le paysage sur lequel

Et j'entends Tanagra murmurer :

« Le garage mystérieux de l'aérostat, qui lui permit longtemps d'échapper à nos recherches. »

Je tourne les yeux vers elle. Elle me regarde. C'est donc pour moi qu'elle a formulé cette explication.

Je la remercie d'un signe de tête.

Ah! chère, chère créature, comme je renoncerais volontiers à toutes les explications, pour te savoir définitivement à l'abri des dangers!

Cette déclaration se formule dans mon cerveau, et elle ne me surprend pas, bien qu'elle soit la négation de toute curiosité professionnelle.

C'est que je ne me sens plus, *avant tout*,

le correspondant dévoué du *Times*. A présent, l'être qui prime en ma personne morale est un être de tendresse.

Mon intérêt de journaliste s'est en quelque sorte atrophié.

Ellen disparue, Tanagra retrouvée, il y a là un ensemble de sensations surhumaines qui me font regarder comme très contestable l'utilité de renseigner les lecteurs sur des événements qui ne les concernent pas, et auxquels, j'en ai à présent l'impression nette, ils n'accordent pas plus d'attention qu'aux péripéties d'un drame imaginaire.

Cependant l'aérostat ralentit encore. Doucement, il s'abaisse vers le sol, pointant son bec-avant dans l'axe de l'ouverture de la falaise.

Puis, parvenu à la hauteur estimée convenable par le pilote, il reprend sa marche, pénètre sous le tunnel noir qui l'absorbe.

Le froufrou de l'hélice cesse subitement. Un choc léger m'avertit que le plancher de la nacelle touche le sol.

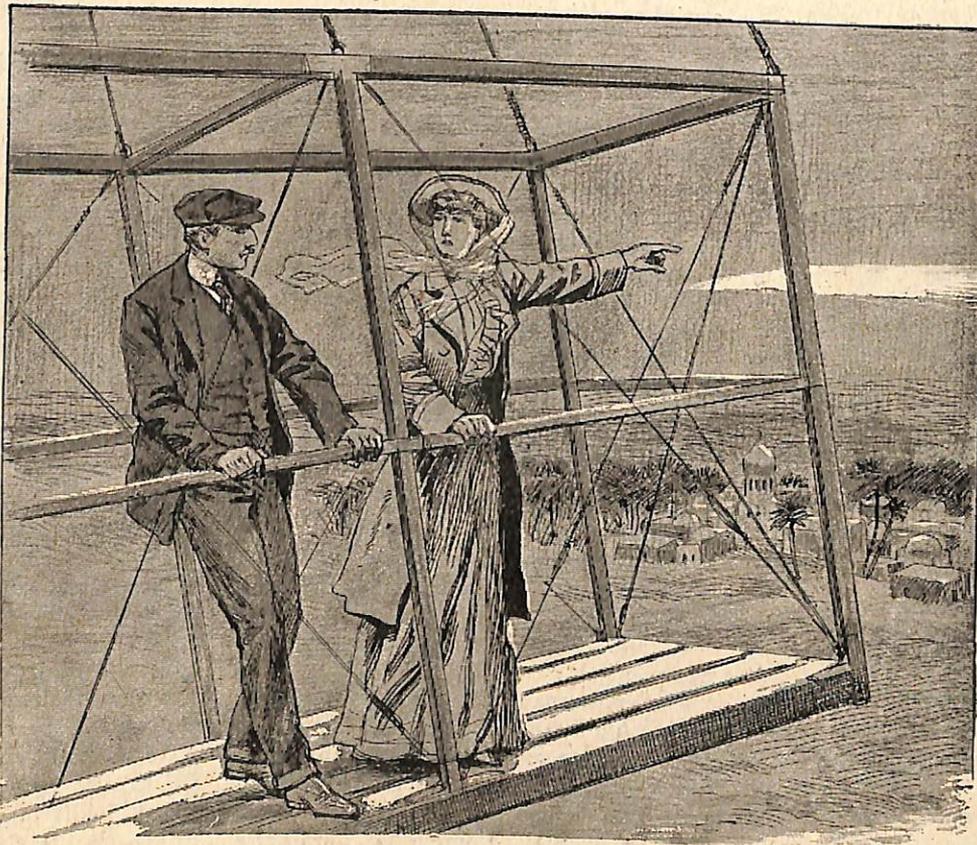
Et, brusquement, je ferme les yeux. Une clarté éblouissante m'aveugle. Des lampes électriques se sont allumées, nous faisant passer soudainement de l'obscurité à la lumière.

« Venez ! » dit Tanagra.

Elle a pris miss Aldine par le bras, et celle-ci se laisse conduire avec l'indifférence désolée de ceux qui se considèrent comme n'étant déjà plus.

Derrière elle, je quitte le plancher de la nacelle. Je sens sous mes pieds le sol raboteux de la carrière.

Je suis les jeunes filles dans un corridor aux parois tourmentées.



LES DIX YEUX D'OR

Sous la voûte indigo du ciel, court une lueur rouge. (P. 51, col. 2.)

nous planons. Je reconnais la vallée d'Eb-Tih, les falaises abruptes qui l'enserrent, les pentes sur lesquelles s'allongent, tels une assemblée de monstrueux reptiles, les troncs d'arbres de la Forêt Pétrifiée.

Le dirigeable évolue au-dessus d'un décor de légende.

Mais il a ralenti sa marche, il progresse avec prudence, comme s'il était engagé en un chemin difficile.

Il contourne un éperon rocheux qui projette des arêtes vives jusqu'à la partie médiane de la vallée, et cet obstacle franchi, j'ai une exclamation de surprise.

La falaise, en face de moi, semble percée d'une immense porte, si haute qu'une maison parisienne de six étages y entrerait sans toucher la voûte.

C'est une faille, que les eaux ou une convulsion sismique ont creusée dans la masse granitique.

Oh ! le passage n'est pas long. Quelques mètres à peine.

Puis le boyau s'élargit en une grotte assez spacieuse.

Devant nous se dresse une cloison de planches grossièrement accotées, qui divise vraisemblablement l'excavation en deux salles.

Oui, c'est bien cela, je distingue parfaitement la coupure rectangulaire d'une porte.

Et comme nous étions là, muets, attendant *je ne sais quelle chose, mais une chose qui devait se produire fatalement*, Marcko entra, portant sur ses larges épaules Franz Strezzi endormi comme il l'eût fait d'un enfant.

La vue de ces deux hommes me rappela brutalement les minutes déchirantes vécues aux Tombeaux des Vierges, mais je m'oubliai pour ne songer qu'à miss Aldine.

Celle-ci, éperdue, s'était écriée d'une voix rauque :

« Franz ! Mort ? »

Ce à quoi le confident de Strezzi répondit ces paroles bizarres :

« Non. Je reviens à l'instant... Je dois vous parler. »

Il avait poussé la porte de la cloison, la laissant entr'ouverte.

Je perçus le bruit d'un corps pesant jeté sur une couchette, un divan, je ne saurais préciser au juste; puis Marcko reparut, seul.

L'étrange personnage vint à moi, me serra la main :

« Eh bien, Max Trélam, vous ne me reconnaissez donc jamais ? »

J'eus un cri étranglé :

« X. 323 ! »

« Lui-même, » me répondit mon cher beau-frère.

(A suivre.)

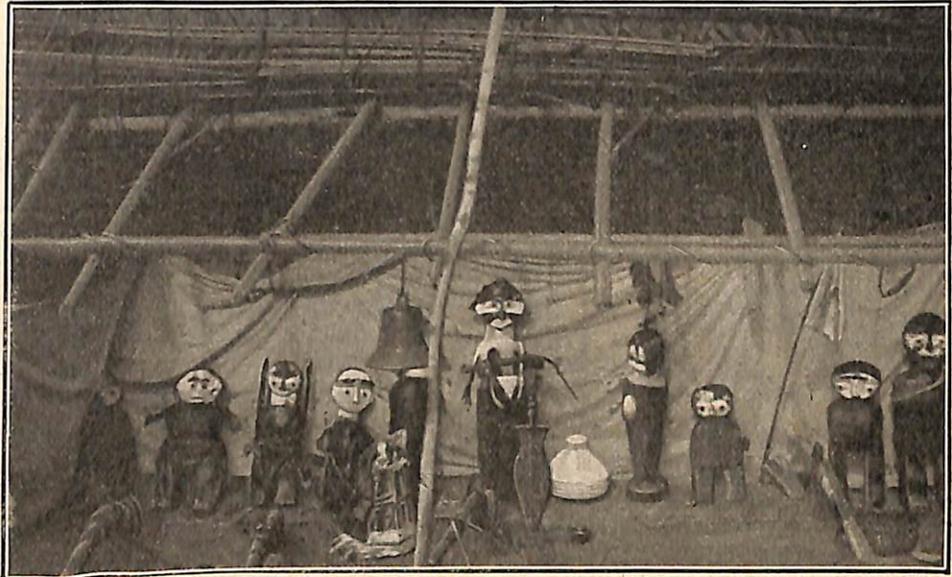
PAUL D'IVOI.

La Terreur des sorciers du golfe de Guinée
Le Fétiche Aboco

Les nègres de la côte du Krou, sur le golfe de Guinée, comme la plupart des indigènes de l'Afrique, ne croient pas à la mort

Pour me prouver le pouvoir du fétiche, les indigènes placèrent sur la tête d'un enfant désigné par moi un coq bien vivant que j'avais également choisi.

Maintenu devant Aboco par les mains du petit nègre, le coq mourut en quelques minutes pendant lesquelles les féticheurs firent entendre de plaintives mélodées.



Son large poignard planté à ses pieds, le fétiche Aboco se tient debout entouré de ses soldats, ayant à ses côtés sa femme et sa sonnette d'alarme.

naturelle; pour eux, tout décès est causé par les manœuvres d'un envoûteur.

Voici le fétiche Aboco qui doit protéger le village contre les entreprises des sorciers; la toiture de palmes nattées qui le recouvre a été soulevée et le laisse voir debout, son large poignard planté à ses pieds, sa cloche d'alarme (épave d'un vaisseau naufragé) à sa droite; près de lui sa femme et ses soldats dont les fusils s'allongent sur le sol.

Tout sorcier qui se montre devant lui tombe foudroyé. Les féticheurs y aident sans doute en faisant boire préalablement à quiconque leur déplaît un de ces breuvages savamment préparés dont ils ont le secret.

Je fus légèrement interloqué, mais, après réflexion, je reproduisis l'expérience le lendemain, loin du fétiche, avec un autre coq et un autre enfant.

Sans s'en rendre compte, ce dernier, fatigué par la position des bras tenus au-dessus de la tête, endormi par la musique monotone, augmentait peu à peu le poids de ses mains sur le corps de l'oiseau.

Le coq suffoquant se débattait; pour l'empêcher de fuir, le petit nègre comprimait involontairement ses poumons et finissait par étouffer l'innocente bestiole.

G. N.

DANS LA CAMPAGNE BAVAROISE

Une Pompe originale

C'est au pays du radis noir et de la betterave que le voyageur surpris s'arrête pour contempler ce spectacle inattendu : deux femmes perchées à deux ou trois mètres en l'air sur un étrange appareil et qui paraissent se balancer pour leur plaisir, comme font les petits bergers sur les barrières dans les champs.

En réalité, ces deux femmes sont des ouvrières agricoles occupées à pomper de l'eau dans la cuve où leurs compagnes viennent remplir leurs arrosoirs. Sur le levier de la pompe est installé un étroit et long plancher. Quand elles sont à leur poste, ainsi que le montre notre photographie, les deux paysannes, qu'on a choisies d'un poids à peu près égal, n'ont qu'à appuyer alternativement sur la planche pour actionner la machine.

C'est un travail peu fatigant que l'on égaye encore avec des chansons.

Au moment de la récolte les cuves servent encore à laver les radis noirs avant de les expédier au marché. Les betteraves conservées dans les silos pour nourrir le bétail en hiver ne subissent pas ce lavage.

A. B.



DANS LA CAMPAGNE BAVAROISE

Deux paysannes choisies d'un poids à peu près égal appuient alternativement sur la planche à bascule pour actionner la machine qui alimente le puits.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique.

○○○○○

Dans le pays contesté situé à la frontière du Brésil, du Venezuela et de la Guyane hollandaise, paradis des forçats évadés et des aventuriers, Madiana, la jolie chanteuse et dompteuse de serpents, dont le sort semble lié à celui d'un trésor caché, a été faite prisonnière par une bande de criminels malgré la protection d'un chevaleresque Français, Bras-de-Fer, auquel ces bandits viennent de subtiliser ses papiers d'identité. Aidé de Moustique et Fichalo, Bras-de-Fer sauve Madiana, malheureusement une balle traitresse met ses jours en danger.

Miraculeusement sauvé, Bras-de-Fer revient à Albina, mais confondu avec un forçat dangereux en rupture de ban, il est incarcéré au bagne.

Après bien des péripéties l'innocence de Bras-de-Fer est proclamée et on reconnaît qu'un scélérat, qui, se faisait passer pour l'ingénieur Paul Germond, nom de notre héros, n'était autre que le Roi du Bagne chef des révoltés.

Tout cette bande de forçats évadés conduite par ce bandit intrépide a pour but de s'emparer d'un riche placer que M. Saint-Clair, père de Madiana, a découvert et est en train d'exploiter. Atiré dans un quel-apens par une fausse lettre de sa fille, ce dernier, fait prisonnier, va succomber lorsque Bras-de-Fer et Madiana arrivent en sauveurs. Mais une grave complication vient se greffer sur tous ces dramatiques événements : le Roi du Bagne n'est autre que Jean de Tresmes, le frère de Pierre de Tresmes, le fidèle et dévoué compagnon de Saint-Clair qui intercède auprès de tous ses amis pour que le corps de son malheureux frère qui vaincu s'est empoisonné, soit respecté, car il vient de se faire justice en absorbant un poison mortel.

CHAPITRE VIII (Suite.)

DE Tresmes hésite un moment avant de répondre :

« Écoutez, mes amis, dit-il enfin. Peut-être suis-je mal venu à montrer devant vous une indulgence, une pitié, que vous ne pouvez ressentir pour un homme qui vous a fait tant de mal.

« Mais, devant la mort, j'abdique toute colère, toutes prit de vengeance...

« Je ne me souviens plus que de l'enfance de celui qui m'appelait son frère... Ah ! si vous saviez comme notre mère l'aimait et combien jusqu'à dix ou douze ans il parut digne de cet amour !... D'où vient, comment s'opéra cette métamorphose morale qui tout à coup, d'un enfant docile et bon, fit un égoïste effrayant, un passionné du mal, un criminel ?

« Ce sont là secrets qu'il nous est impossible de sonder.

« J'entrevois là des mystères qui m'épouvantent ! Y eut-il, dans le cerveau de cet homme, quelque lésion cachée qui transforma son intellect, qui créa en lui une sorte de folie ? Tout est possible... mais je ne puis pas, je ne veux pas le croire responsable... et si notre mère vivait encore, elle

plaiderait sa cause... Et qui sait si notre père, qui est mort de honte et de désespoir, n'unirait pas sa voix à la sienne !...

— Vous avez raison, dit Saint-Clair d'une voix grave. Comme dit Hamlet, il y a plus de mystères entre le ciel et la terre que dans toute notre philosophie !...

— Bref, reprend de Tresmes, j'ai formé un projet auquel je vous supplie de ne pas vous opposer...

« Je ne veux pas que le corps de mon frère reste dans ce pays qui fut celui de sa honte et de ses souffrances... Dès demain, je demanderai à Génipa, le bon Trio, d'exercer sur lui cet art de l'embaumement que les Indiens pratiquent avec tant d'habileté grâce aux substances aromatiques qu'ils tirent des forêts... je déposerai le cadavre dans un cercueil de bois odorant... et je le garderai, jusqu'au jour où, de retour en France, je pourrai lui donner pour dernière demeure la chapelle mortuaire de notre famille, au Père-Lachaise... Me désapprouvez-vous ? »

Pour toute réponse, les deux hommes lui serrèrent la main. Ces natures d'élite comprenaient toutes les délicatesses.

Le corps avait été déposé dans une aile des bâtiments qui avait peu souffert de l'incendie ; la chambre où reposait celui qui s'était appelé le Roi du Bagne fut transformée par les soins de la douce Madiana en une sorte de chapelle, et le cadavre disparut sous les fleurs qu'elle alla cueillir.

Cependant, la journée touchait à sa fin.

Génipa avait reparu et avait annoncé que plus de cent des forçats évadés étaient au pouvoir de ses compatriotes.

« Il est bien entendu, dit Bras-de-Fer, que l'ancien atavisme des Bonis et des Oyaricoulets ne se réveillera pas... aucune brutalité, aucun acte de férocité ne sont à craindre... »

Génipa eut un sourire :

« Mon frère blanc oublie que chacun de ces prisonniers, rendus au chef de Saint-Laurent, vivants et sans blessures, vaut quatre roues d'argent ! »

La réponse était péremptoire : vingt francs ! Les Indiens ne compromettraient pas pareille aubaine.

Grâce à l'activité des hommes de Saint-Clair, un déblaiement rapide avait été effectué. A l'exception de la poudrière qui avait sauté, les bâtiments avaient peu souffert, et il avait été relativement facile de remettre en état des logements pour le personnel, pour les maîtres et pour leurs hôtes.

Bien qu'aucun retour offensif de l'ennemi ne fût à craindre, cependant Saint-Clair, jugeant que cette précaution n'était pas inutile, avait posté des sentinelles à toutes les issues de la factorerie...

Le rez-de-chaussée du bâtiment principal, sauf la pièce où reposait le cadavre du Roi du Bagne, avait été promptement aménagé pour Saint-Clair, de Tresmes et Bras-de-Fer. Madiana avait été logée au-dessus et Moustique avait sollicité l'honneur de coucher en travers de la porte... on ne savait jamais ! Un bon chien de garde pouvait avoir son utilité...

Quant à Fichalo, il avait demandé à rester libre de ses mouvements : il irait de-ci, de-là, à sa volonté, sans poste spécial.

« Je serai l'inspecteur général, avait-il dit, et gare à qui bronchera !... »

Et la nuit était tombée, brusquement.

Après une journée d'angoisses et de combat, la fatigue de tous était intense. Madiana avait été conduite à sa chambre, pièce large et spacieuse que Moustique, en quelques instants et avec le goût inné du Parisien, avait su orner de façon à donner l'illusion d'un nid de jeune fille.

Une négresse, belle et bonne fille en qui Saint-Clair avait toute confiance, vint aider la fiancée de Bras-de-Fer à se mettre au lit. Elle s'offrait à passer la nuit à son chevet, mais Madiana refusa doucement :

« Je suis bien gardée, dit-elle en souriant et je dormirai sans crainte jusqu'au matin. »

Et le silence s'est abattu sur la maison de l'or, ce silence lourd qui semble augmenter la noire profondeur des ténèbres.

Dans la vaste chambre où repose Jean de Tresmes règne une immobilité lugubre.

Pierre, accablé de lassitude, est venu encore une fois contempler le visage, maintenant calme et reposé, de son frère. Il l'a regardé longuement, évoquant les souvenirs du passé et murmurant, au nom des parents qui ne sont plus, des paroles de pardon.

Même, obéissant à une attraction plus forte que sa volonté, oubliant tout pour ne plus se rappeler que la fraternité de leur enfance, il s'est penché vers lui et l'a pieusement baisé au front... et il lui asemblé... vraiment !... que, sous ce baiser de miséricorde, le mort avait tressailli...

Vaine illusion, évidemment !... Les poisons indiens sont de ceux qui ne pardonnent pas. Et il s'est retiré à pas lents, la tête baissée, ayant peine à réprimer les larmes qui gonflaient ses paupières. Il est rentré dans la chambre où ses amis dorment déjà.

Il s'est laissé tomber sur son lit et un sommeil de plomb l'a terrassé.

... Une heure, deux heures se passent.

Soudain, dans la chambre du mort, s'entend une sorte de glissement très léger, comme un geste prudent et contenu.

Qu'est-ce donc ? Quelque animal s'est-il introduit dans l'habitation...

Non ! C'est le mort qui a remué, le mort qui a ouvert les yeux, le mort qui laisse échapper un soupir à peine perceptible... L'obscurité l'environne, mais il regarde quand même dans le noir... il écoute attentivement et n'entend que le silence !...

Un sourire d'ironie féroce crispe ses lèvres... nul ne le voit, mais il sait, lui, pourquoi il ricane...

Ce prétendu poison qu'il a absorbé n'est pas mortel : c'est une de ces mixtures infernales comme des forçats savent les préparer et qui, donnant au corps l'apparence de la mort, permettent le réveil au bout de quelques heures...

Ni Pierre de Tresmes, ni Saint-Clair, ni même Bras-de-Fer n'ont rien deviné.

Le geste de ce misérable, — se dérobant

quand même à ses ennemis — leur avait paru n'être qu'une suprême manifestation d'un orgueil exaspéré.

Et maintenant le forçat comprenait qu'il les avait bien trompés : ils le croyaient à jamais désarmé, à jamais impuissant... les imbéciles !...

Le sang courait encore dans ses veines... il haïssait encore. Donc, il vivait !

Certes, il se savait prisonnier, seul, entouré de tous ses adversaires qui, cette fois, ne lui feraient plus quartier...

Qu'importait ! Ne lui restât-il qu'une heure, qu'une minute de vie, il trouverait bien le moyen de se venger, d'infliger à ses ennemis une suprême douleur !...

Oui, oui, il se souvenait. Dans la demi-léthargie où le plongeait le narcotique absorbé, il avait entendu... Madiana ! la fille de Saint-Clair ! la fiancée de Bras-de-Fer, reposait dans la chambre qui se trouvait justement au-dessus de celle où on l'avait déposé...

Moustique a dit qu'il garderait la porte ! La belle défense, en vérité... Moustique, un avorton qu'il écarterait comme l'insecte dont il porte le nom... et puis la porte ! Qu'avait-il besoin de la porte ?... N'avait-il pas d'autre moyen de parvenir jusqu'à la belle Madiana... Oh ! avec quelle joie satanique il la tuerait... parce que Saint-Clair, parce que Bras-de-Fer pleureraient des larmes de sang...

A l'œuvre !

Jean de Tresmes est encore revêtu du costume qu'il portait pendant la bataille, et qui lui laissait toute la liberté de ses mouvements.

Il tâta ses poches : dans l'une, un poignard long, mince, affilé, arme terrible, dont un seul coup devait donner la mort. Dans l'autre, un revolver chargé, arme de précision qui n'avait jamais manqué son but. Avec des précautions infinies, il mit pied à terre, puis se dressa.

Sa main, dont Bras-de-Fer, à la voix de Pierre de Tresmes, avait desserré l'étreinte, avait, en ce long repos, acquis sa vitalité première.

Son plan était fait. Le bâtiment était un *log-house*, c'est-à-dire qu'il était construit de rondins de bois, superposés et assemblés, qui prêteraient facilement à une escalade.

La fenêtre n'était pas close.

Jean de Tresmes écarta les deux vantaux, puis après avoir soigneusement écouté si quelque bruit ne devait pas éveiller sa défiance, il se pencha au dehors.

Rien, pas un mouvement, pas un écho. La chaleur était lourde, presque suffocante. Il était évident que le sommeil des habitants devait être profond et que toute surveillance était oubliée.

L'assassin projeta ses mains au dehors, tâta l'extérieur, sentit sous ses doigts les rondins de bois qui, à peine équarris, présentaient des aspérités auxquelles il lui était possible de s'accrocher.

Il sortit tout entier

de la fenêtre et, avec l'habileté stupéfiante qu'on acquiert dans les bagnes, il se mit à grimper.

Trois mètres à peine le séparaient de l'étage supérieur.

En une minute, il eut franchi cet espace et ses mains s'attachèrent au soubassement de la fenêtre du premier étage ; il se raidit, exécuta un rétablissement et se trouva agenouillé sur le rebord. Cette fenêtre était toute grande ouverte et à l'intérieur de la pièce l'obscurité était profonde...

Renonçant à toute prudence, sûr maintenant de tuer Madiana et de créer du désespoir dans l'âme de ses ennemis tant haïs, il se dressa sur l'appui...

Mais, à ce moment, un sifflement aigu déchira l'air... et un coup de feu retentit... une balle frappa le cadre de la fenêtre sans atteindre le misérable qui sauta dans la chambre... Qu'importe qu'il eût été vu, signalé, il lui restait assez de temps pour frapper...

Le lit apparaissait vaguement dans l'obscurité, tache blanche...

C'était là qu'était la jeune fille... un coup de poignard et l'œuvre de crime était accomplie...

Il se rua, brandit la lame aiguë et de toute sa force frappa... le poignard entonça jusqu'au manche.

« Canaille ! » cria une voix aiguë, en même temps que sur son corps courbé deux bras vigoureux s'enlaçaient...

Jean de Tresmes poussa un cri étranglé, se redressa, secouant de toute sa force enragée le fardeau qui s'accrochait à lui...

Tandis que Madiana, vivante, ouvrant la porte, clamait de toutes ses forces :

« Au secours... à moi, Bras-de-Fer !... »

Les deux hommes avaient roulé à terre, l'un, Moustique, l'autre, le Roi du Bagne : qui, plus fort que son adversaire, allait se rendre maître de lui.

Moustique qui, depuis le commencement de la nuit, épiait le prétendu mort...

« Il ne se raidit pas, s'était-il dit, il ne se décompose pas ! Ces gredins ont mille tours dans leur sac... »

Et il l'avait entendu descendre de sa couche... grimper aux aspérités du mur de bois... il avait bondi dans la chambre de Madiana, avait arraché de son lit la jeune fille qui, à peine éveillée, s'était blottie dans un coin de la chambre, et il avait attendu...

Le coup de feu avait été tiré par Fichalo qui, de l'intérieur, surveillait la pièce où Madiana s'était endormie...

Moustique allait-il payer son dévouement de sa vie ?

Non ! A la voix de Madiana, Bras-de-Fer avait sursauté... D'un bond, il avait gravi les quelques marches qui le séparaient d'elle... une vive lumière illumina la pièce. Fichalo venait de grimper à son tour et projetait à l'intérieur le rayon d'une lan-

terne... Bras-de-Fer arrivait à temps : il vit le groupe des deux hommes enlacés, saisit le Roi du Bagne à la gorge, l'enleva à bout de bras comme il eût fait d'un animal nuisible et, d'un élan de ses muscles détendus, le lança à travers la fenêtre...

Cette fois, le Roi du Bagne s'était fracassé le crâne... il était mort... et Madiana était sauvée.

Huit jours après, on est réuni dans la grande salle de la factorerie.

Ils sont là tous, Saint-Clair, de Tresmes, Bras-de-Fer et Madiana, Madiana, que l'amour a transformé en héroïne mais qui bien vite a retrouvé sa nature de femme, bonne et douce...

« Mes enfants, dit Saint-Clair, vous avez vu à quels dangers nous sommes exposés ici... je n'ai pas le droit de vous les faire partager... vous allez repartir pour l'Europe... »

Dans six mois, j'irai vous rejoindre. P'ai le devoir d'aider auparavant mon cher de Tresmes à réparer les désastres que nous avons subis... de remettre l'exploitation en pleine activité... et alors nous prendrons, lui et moi, une résolution définitive...

— Vous irez retrouver vos enfants ! dit de Tresmes d'une voix grave. Moi, je resterai ici... les douleurs que j'ai supportées ont à jamais brisé le lien qui m'attachait à l'Europe... ma place est ici... et j'y resterai.

— Eh bien ! et nous ? s'écrient d'une seule voix Moustique et Fichalo.

— Vous êtes de braves et bons compagnons, répond Bras-de-Fer. Choisissez vous même, ou de rester en Guyane ou de nous accompagner en Europe...

Ils se consultent du regard :

Dis donc, Fichalo, dit Moustique, j'ai idée qu'avec M. Bras-de-Fer, il y aura encore moyen de courir le monde.

— Et de passer par Beaugency, ajouta Fichalo.

— Donc, monsieur Bras-de-Fer, si vous voulez bien de nous, nous voulons bien de vous... »

Quelques jours après, Bras-de-Fer et Madiana quittent le placier... Saint-Clair a béni leur union...

« Et dire, fait en souriant Bras-de-Fer à Poreille de sa fiancée, que j'avais été envoyé en Guyane avec mission secrète d'inspecter l'état et le fonctionnement des établissements pénitentiaires... »

— Nous irons raconter nos aventures au ministre, » répond Madiana.

Et avec une escorte de Trios que commande le bon Génipa, ils s'en vont retrouver les rapides du Maroni...

Saint-Clair les voit partir, son cœur se serre.

Mais, vaillant, il se retourne vers de Tresmes et lui tendant la main, dit ces simples mots :

« Et nous... au travail ! »

LOUIS BOUSSENARD.
FIN

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer dès à présent à nos fidèles lecteurs que le *Journal des Voyages* publiera en octobre prochain un

NOUVEAU ROMAN de LOUIS BOUSSENARD

Société
de
Géographie de Paris

LES PROGRÈS DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

M. Louis Sonolet, que le *Journal des Voyages* s'honore de compter parmi ses collaborateurs, a présenté, le 7 avril, à la Société de Géographie, un remarquable tableau de l'état des progrès de la colonisation en Afrique occidentale. Dans cette région que les barres de la côte et les forêts de l'intérieur ont rendu longtemps difficilement pénétrable, c'est le chemin de fer qui doit être le facteur de la colonisation. Actuellement, tout un réseau ferré perce la forêt vierge et franchit la brousse, faisant éclore sur son passage l'agriculture, le commerce et la civilisation.

Le trafic de ce réseau sera de plus en plus abondamment alimenté par les richesses agricoles dont la mise en valeur a commencé et que M. Sonolet passe en revue.

L'arachide a enrichi le Sénégal; la Guinée est la terre par excellence du caoutchouc. Le coton est en progrès et M. Sonolet cite l'exemple donné par le fama de Sansanding, Mademba, vieil ami de la France et vétéran des guerres soudanaises, qui se livre avec succès à la culture cotonnière et s'en est fait le zélé propagateur. L'huile de palme fait la fortune du Dahomey qui en a exporté, pendant ces derniers temps, pour plus de 13 millions par an. Le conférencier parle aussi du riz, du maïs, du miel, du cacao enfin des bois de la Côte d'Ivoire.

L'élevage est très développé au Sénégal, dans la Haute-Guinée et surtout dans les vastes pâturages de la boucle du Niger. On trouve dans cette région plus d'un million de moutons et plus de 300,000 bœufs. Le long des prairies qui bordent le grand fleuve, on rencontre parfois des troupeaux de mille têtes sous la conduite de bergers peuhls. On a installé à Niafunké une bergerie modèle ainsi qu'une autrucherie.

M. Sonolet signale aussi les pêcheries établies à la baie du Lévrier par M. Jean de Vilmorin.

La mise en valeur de toutes ces richesses a amené un mouvement commercial considérable, qui fait naître des centres nouveaux et développe les villes plus anciennes.

Parlant ensuite des indigènes, M. Sonolet montre avec beaucoup de raison que la politique dite d'ap-
privoisement si heureusement préconisée par M. le gouverneur général Ponty est assurée de produire ses fruits. Il faut en effet exercer à l'égard des noirs une sorte de tutelle bienveillante, seul moyen d'évoquer et d'utiliser des populations dont la mentalité est si différente de la nôtre.

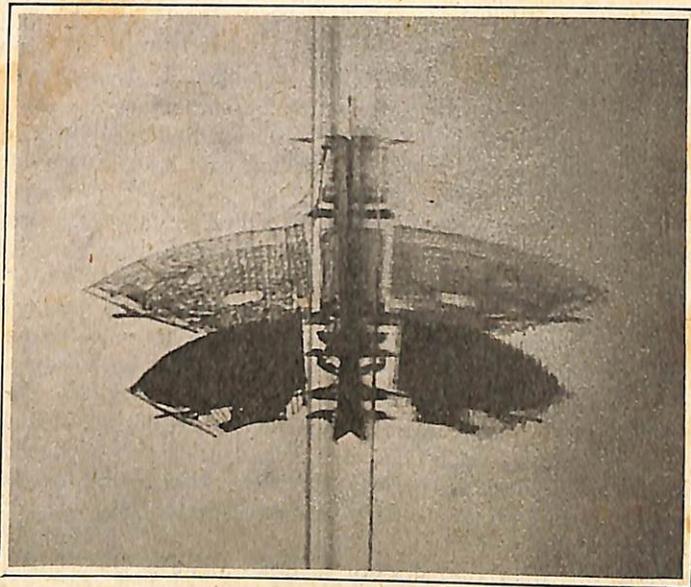
G. R.

Le Directeur-Gérant : PAUL CHARPENTIER.

Curiosités Naturelles

LE PAPILLON NAUTIQUE

Les entomologistes et collectionneurs que nous comptons parmi nos lecteurs ne manqueront pas de se demander à quelle espèce appartient ce curieux papillon et quelles sont les particularités qui nous l'ont fait juger digne d'être reproduit ici. S'ils veulent savoir ce



qu'il a de remarquable, ils n'ont qu'à tourner leur journal de côté et à regarder cette photographie par le travers. Ils s'apercevront que cet étrange papillon... n'en est pas un, et qu'il est tout simplement formé par la réverbération d'une jonque chinoise dans les eaux du fleuve Jaune.

L. M.

Aux Pays des Timbres

PARTOUT DES HÉROÏNES DE L'INDÉPENDANCE

Bien souvent nous avons rappelé combien les Républiques qui avaient su s'émanciper du joug de l'Espagne aimaient à évoquer le souvenir des femmes qui, par leur courage, leur ab-
négation, leur patriotisme avaient aidé au succès de leur pays. Le Mexique, dans son dernière émission de sur les deux premières valeurs de la série commémorative deux héroïnes de l'Indépendance : la corregidora Jo-
Leona Vicario (sur le 2^e c.); ces deux femmes intrépides prirent part, dès le début de l'insurrection contre le vice-roi de Mexico, à toutes les attaques dirigées par le fameux curé Hidalgo.

LA SANTA-MARIA

Le musée de la Marine vient de recevoir une réduction au 40^e de la caravelle *La Santa-Maria*, à bord de laquelle Christophe Colomb s'embarqua en 1492, lorsqu'il partit pour cet aventureux voyage qui devait avoir pour résultat la découverte de l'Amérique. Cette admirable réduction a été construite à Boulogne-sur-Mer, Villeneuve, sur les plans et sous la direction de M. G. Socé, architecte naval, qui avait rencontré le meilleur accueil auprès de l'amirauté espagnole, quand il voulut reproduire le curieux modèle donné à notre musée de la Marine, dont l'original était à peine aussi grand que nos goélettes pour la pêche ordinaire.

DÉSIRÉ LACROIX.

Société
de
Géographie Commerciale

PALACKY ET LA RENAISSANCE TCHÈQUE

M. le professeur Hantich, de Prague, a fait, le 4 avril, un magnifique exposé, en un français d'une pureté parfaite, du mouvement de renaissance tchèque qui s'est produit en Bohême, sous l'influence de François Palacky dans la première moitié du XIX^e siècle.

Il montre ce qu'était la Bohême vers la fin du XVII^e siècle, au moment où dominait le système centraliste et germanisateur et rappelle comment quelques patriotes et savants entreprirent de relever la langue tchèque qui, tombée en décadence, n'était plus parlée que par les populations rurales ou par les classes inférieures.

Ce fut François Palacky qui contribua le plus puissamment à ce mouvement. Historien et homme politique, il a été l'initiateur de la résurrection de la Bohême.

C'est surtout en écrivant l'histoire nationale de la Bohême qu'il fit sortir le peuple de son inertie. Cette grande œuvre souleva le patriotisme tchèque, et lorsque les Tchèques essayèrent de faire valoir leurs droits pendant la terrible crise que subit l'Autriche en 1848 et 1849, Palacky devint leur chef politique.

Dans son ouvrage *Mon testament politique*, l'illustre savant affirma aussi que la Bohême, qui avait précédé l'Autriche dans l'histoire, devait être appelée à lui survivre.

M. le professeur Hantich décrit le superbe monument qui va être élevé à la mémoire de Palacky, en témoignage de reconnaissance du peuple tchèque et il termine en exposant les revendications actuelles de la Bohême.

IMPRESSIONS DE BOSNIE

M. Georges Blondel, dont on connaît le remarquable talent d'exposition, a, dans la même séance, tenu à son tour l'auditoire sous le charme de sa parole en retraçant les impressions que lui ont laissées deux récents voyages en Bosnie.

Il trace une courte description de ce pays, dont l'une des zones fait partie du Karst, le pays des pierres, terrain qui est comme une vaste éponge pétrifiée, pleine de gouffres et d'entonnoirs. Mais il y a des régions plus riches où se pratiquent l'agriculture et l'élevage.

Les populations slaves de la Bosnie ont été séparées au X^e siècle des Slaves du Nord, par l'invasion des Hongrois. Le conférencier rappelle les résistances opposées par la Bosnie tant aux Turcs qu'aux Autrichiens. Le pays est maintenant soumis à un fonctionnarisme intense et les oppositions de races ne paraissent pas près de disparaître.

G. R.

Seaux. — Imprimerie Charaire.